Neuvième Année. — N° 214 1er DECEMBRE 1905 Le Numéro : 50 Centimes.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

LA CAUSE DE TILLY A ROME

Le mémoire de M. l'abbé Vachère de Grateloup
L'impression à Tilly

Nous avons annoncé dans le dernier numéro de l'*Echo du Merveilleux* que M. l'abbé Vachère de Grateloup venait de porter devant le Saint-Siège la cause de Tilly, et que le Souverain Pontife lui avait promis d'appuyer sa requête auprès des Congrégations.

Par les plus malveillants, s'il en reste, M. l'abbé Vachère de Grateloup ne saurait être suspecté d'apporter dans cette affaire aucune pensée dictée par des considérations locales : il n'est pas originaire de la région normande, il n'appartient pas au clergé du Calvados, il n'a pas été mêlé aux incidents de la première heure.

Venu à Tilly-sur-Seulles en curieux, en simple observateur attiré par ce qu'il avait pu lire et apprendre des apparitions, M. l'abbé Vachère de Grateloup avait conservé, peut-être, une pointe, sinon de scepticisme, du moins de perplexité.

Mais après une enquête approfondie sur les personnes et sur les faits, il a été frappé par l'authenticité, la multiplicité et la concordance des témoignages relatifs, d'abord aux apparitions elles-mêmes, ensuite aux guérisons, grâces et faveurs obtenues par l'intercession de la Vierge, à la suite de pèlerinages et de prières faites devant l'humble chapelle et aux pieds de la statue qui ont été érigées dans le champ des apparitions.

Il a quitté Tilly avec l'espérance, sinon la conviction définitive, qu'il y avait bien là une manifestation d'ordre divin, que c'était bien la sainte Vierge que les fillettes de l'école d'abord et Marie Martel, ensuite, dans ses extases, avaient vue, entourée de charme, de jeunesse et de grâce touchante, devant laquelle la Voyante s'était abîmée dans la prière, dont elle avait obtenu des grâces et des guérisons indéniables, publiquement constatées.

A l'heure actuelle, M. l'abbé Vachère de Grateloup a foi dans l'avenir du sanctuaire que la Mère du Fils de Dieu s'est choisi dans ce pittoresque site de la verdoyante Normandie ; pour lui, Marie Martel, comme Bernadette, comme Mélanie, comme Benoîte Rencurel, est une de ces créatures d'élection dont la Vierge a fait ses intermédiaires auprès des hommes pour leur accorder des grâces ou leur donner des avertissements.

C'est cette foi, qu'avec toute l'influence et la considération dont il jouit auprès des autorités ecclésiastiques, M. l'abbé Vachère de Grateloup va s'efforcer de faire partager à Rome.

Nous formons des vœux pour qu'il y réussisse. Nous sommes persuadés, en tout cas, que le Saint-Siège et les Congrégations apporteront pour l'examen de la cause de Tilly le même esprit de bienveillante équité que pour les causes de tant d'autres sanctuaires devenus aujourd'hui des lieux de pèlerinage, où les fidèles accourent, non seulement de la France, mais du monde entier.

Tous, sans exception, ont eu, eux aussi, au début, leurs sceptiques et leurs détracteurs. Ils ont triomphé cependant, et aujourd'hui leur gloire éclate dans d'imposantes basiliques, aux autels, aux voûtes, aux

piliers surchargés d'ex-voto et de témoignages d'actions de grâces

Il nous eût été agréable d'obtenir pour les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*, des déclarations de M. l'abbé Vachère de Grateloup sur l'état actuel de l'enquête en Cour de Rome, la chose nous est momentanément impossible. M. l'abbé de Grateloup est encore à l'heure présente à Rome, où il suit la procédure devant la Congrégation du Saint-Office. Eût-il été d'ailleurs à Paris qu'il est lié par l'obligation, à lui imposée par le Saint-Siège, du silence absolu sur les communications qui lui seront faites par le Saint-Office.

Par une coïncidence qui pourrait avoir — c'est le souhait de tous les fidèles — les plus heureuses conséquences, l'arrivée à Rome de M. l'abbé de Grateloup a devancé de quelques jours celle de Mgr Amette, évêque de Bayeux, qui, si nous sommes bien renseignés, accomplit actuellement un voyage *ad limina*.

En ce qui concerne Tilly, nous aurons occasion de dire, dans un prochain article, l'impression de satisfaction qu'y a causée la nouvelle que la cause des apparitions de Tilly est entrée désormais dans une phase décisive ; nous dirons également la joie de M. l'abbé Groult, le vénéré curé-doyen de Tilly, dont le dévouement et la vigilance n'ont jamais été en défaut, de M. Henri Morel, de Mme Henry, de tous ceux dont la constance et l'inlassable confiance auront contribué à la consécration définitive.

En quelques jours, en quelques heures, pourrait-on dire, la presque unanimité des habitants ont couvert de signatures la pétition dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

On le voit, ni le temps, ni les sarcasmes n'ont rien pu sur l'opinion d'une population qui *sait*, pas plus qu'ils n'ont affaibli la sympathie et la reconnaissance qui entourent là-bas le nom de Gaston Mery, le bon ouvrier de la première heure, celui que toutes les attaques, toutes les clabauderies ont trouvé inébranlable.

Quant à la Voyante, elle reste actuellement confinée dans la réserve et le silence les plus absolus et elle a exprimé le désir de ne pas les voir troublés.

Toujours fixée auprès de Mme Henry, qui la considère et la traite comme sa fille, elle continue à vivre dans le calme et la paix. Levée tous les jours de grand matin, elle assiste à la première messe ; tous les jours, elle conduit ensuite, comme par le passé, ses bêtes aux champs ; tous les jours aussi, elle va longuement prier, dire son rosaire devant la statue de Celle qui lui est apparue.

Quelles grâces lui demande-t-elle dans ses prières, quelles intercessions adresse-t-elle à l'Apparition, quelles communications viennent de la Vierge à son Elue ? C'est là le secret que peut-être un jour prochain la Voyante révèlera, rompant le silence, sur l'ordre de l'Apparition elle-même, comme elle le garde aujourd'hui.

VIATOR.

A propos d'une Expérience Spirite (1)

DE LA NATURE DES « ESPRITS »

(Suite)

Les théories des occultistes sont infiniment moins simples, et surtout moins simplistes, que la doctrine des spirites. Il y a, d'ailleurs, entre les deux Ecoles, une différence essentielle, qu'il convient de noter tout d'abord : les spirites sont des croyants, les occultistes sont des chercheurs. Les spirites formulent des affirmations où les occultistes ne font que proposer des hypothèses. Il y a une sorte d'orthodoxie spirite. Les occultistes ne connaissent rien de pareil. De là, entre les théoriciens de l'occultisme, des divergences qui rendent assez malaisé l'exposé d'ensemble de leur système. En l'entreprenant, on risque de résumer, non la théorie occultiste, mais la théorie d'un occultiste.

Aussi bien, nous ne chercherons pas à faire un exposé complet de l'occultisme. Il nous suffira d'en dire, d'après un écrivain que les occultistes reconnaissent pour un maître, Stanislas de Guaita, ce qu'il est indispensable d'en connaître, pour suivre notre démonstration.

⁂

L'hypothèse fondamentale de l'occultisme est celle de l'existence d'un p'an intermédiaire entre le plan spirituel et le plan physique, appelé le plan astral. Exactement, qu'est-ce que l'astral ? Il est plus facile de le concevoir que de le définir. C'est une sorte de fluide qui pénètre et enveloppe tout ce qui existe, une sorte d'océan où nagent d'invisibles êtres, et qui aurait la propriété de transmettre, de réfléchir, d'em-

(1) Voir le numéro du 15 novembre.

magasiner toutes les manifestations de nos volontés, de nos sentiments, de nos intelligences. Les anciens considéraient dans l'homme trois éléments : l'esprit (*mens*), l'âme (*anima*), le corps. L'astral joue, dans la constitution du monde, le rôle de l'*anima* dans la constitution de l'homme. C'est par l'*anima* que l'esprit agit sur le corps. C'est par l'astral que Dieu, *mens* du monde, agit sur la création.

Nous avons en nous des rêves, des désirs, des projets, des images qui tendent à se réaliser, mais qui ne se réalisent que si notre esprit, par l'intermédiaire de l'astral, donne au corps physique l'impulsion nécessaire à cette réalisation. Ainsi, dans l'âme du monde, dans *l'astral*, existent, en puissance, des rêves, des projets, des images, des larves d'êtres, de choses, d'événements, qui n'attendent que la permission de Dieu pour se réaliser...

Parmi ces larves, ces spectres irréalisés encore, qui peuplent l'astral, quelques-uns peuvent, en empruntant le fluide des médiums, prendre transitoirement une apparence visible. Stanislas de Guaita, qui, d'un mot heureux, les appelle les « indigènes de l'astral », les classe de la manière suivante :

1° Les *mirages errants*. Ce sont les formes, les fantômes, ou plus exactement les *clichés* de tout ce qui fut et de tout ce qui sera. De même qu'un cliché photographique existe avant l'épreuve qu'on en tire et existe encore après que cette épreuve a été détruite, de même les événements, les êtres, les choses existent, dans l'astral, à l'état d'images, avant et après la manifestation matérielle de ces choses, de ces êtres ou de ces événements. Ce sont ces images, ces mirages errants que les voyants aperçoivent et qu'ils interprètent toujours comme l'annonce d'événements futurs, alors qu'ils ne sont souvent que les spectres survivants d'événements accomplis.

2° Les *Elémentaux*. Les élémentaux, contrairement aux « mirages errants », jouissent d'une personnalité, ou du moins ils en ont l'apparence. Ils se subdivisent en de nombreuses variétés. L'Ecole de Paracelse distinguait les *salamandres*, génies du feu, les *sylphes*, génies de l'art et des tempêtes, les *ondins*, génies des eaux, les *gnomes*, génies de la terre.

« Les *Elémentaux*, dit Stanislas de Guaita, connus ou soupçonnés des hommes à toutes époques, sont d'excellents acteurs, qui ont fait les frais de bien des rôles : tour à tour divinités locales (*genii loci*, de l'antiquité païenne), faunes, sylvains, nymphes, œgipans ; puis elfes et fées au moyen âge ; farfadets, gobelins, esprits familiers, etc., génies des contes orientaux, Niebelungen, du Rhin, etc. Autant de personnages qu'ils ont joués en conscience ; car ils se conforment aux traditions, et ils excellent à changer de déguisement, d'allures, de langage... L'on ne saurait mieux qualifier leur nature, qu'en les définissant les *Animaux de l'Invisible*. On pourrait ajouter, pour toute une catégorie d'entre eux, les *Animaux dans l'Invisible*, c'est-à-dire les âmes désincarnées d'animaux... Le genre Elémental comporte, en effet, toutes sortes d'êtres, susceptibles ou non de revêtir un corps physique ; depuis les plus inintelligents et brutaux, jusqu'aux plus éminents esprits, en ruse, en science même. Sous ce rapport, quelques-uns dépassent de beaucoup le niveau mental des animaux supérieurs et soutiendraient la comparaison avec l'homme ; mais le défaut de sens moral, l'inaptitude qu'ils témoignent à décider du juste et de l'injuste, les assimilent sensiblement aux races bestiales. »

3° Les *Elémentaires*. Ce sont les êtres humains désincarnés : ce sont les âmes retenues dans la sphère d'action planétaire par leur corps astral. « Il n'est pas impossible, dit notre auteur, à un Elémentaire de se manifester, ici-bas, par l'entremise d'un médium ; mais rien n'est plus rare, au moins, dans les séances spirites. Les fantômes qui se donnent pour des humains désincarnés, consistent d'ordinaire en des *Elémentaires* mystificateurs, ou en des larves avides d'objectivité. »

4° Les *Ombres*. Ce sont les coques astrales, les « cadavres astraux » en voie de désintégration. D'après les occultistes, il y a, en quelque sorte, deux morts. La première est celle où l'esprit et le corps astral quittent le corps physique. C'est la désincarnation. La seconde est celle où l'esprit se dégage de son corps astral. C'est la désastralisation. Les *Ombres*, ce sont ces résidus, ces dépouilles, ces coques d'âmes *désastralisées*. Ce sont ces coques qui, dans les expériences, dites de matérialisation, regonflées, en quelque sorte, par le fluide des médiums, font croire à des résurrections momentanées.

5° Les *concepts vitalisés*, les *puissances collectives, fusionnelles*, les *dominations théurgiques*. Le « concept vitalisé » est une pensée qui a été dynamisée par sa fusion avec un élémental et qui devient ainsi un être. Les « puissances collectives fusionnelles » sont des concepts vitalisés, non plus d'un solitaire, mais de plusieurs individus pensant en commun. Les « dominations théurgiques » sont des créations de même ordre, engendrées et développées par les grands courants de foi, de confiance et d'amour...

6° Les *mauvais Daïmones*. Ces *Daïmones* sont des âmes irrémédiablement perverses, mais ne sont point mauvaises absolument. « Ce sont, dit Stanislas de Guaita, des âmes que des vices invétérés, des passions sans frein désormais possèdent et déchirent ; mais

tous leurs sentiments comme aussi tous leurs actes ne sont pas *nécessairement* détestables. »

Tels sont, d'après un des plus notoires parmi les occultistes, les êtres qui peuplent l'invisible et qui, par l'intermédiaire des médiums, peuvent se manifester à nous.

Appliquons maintenant à l'objet qui nous occupe cette classification.

⁂

Il est certain que, grâce à l'infinie variété des « habitants de l'astral », on peut expliquer presque toutes les manifestations typtologiques.

Si la table semble incapable d'exprimer des pensées, répond simplement, comme cela arrive souvent, par des coups aux appels qu'on lui adresse, on pourra supposer, par exemple, que l'être désincarné qui se manifeste, au lieu d'être un homme est un animal, un chien, par exemple, qui accourt, comme de son vivant, à la voix de son maître.

Si la table, incapable par elle-même de produire des bruits cohérents, y parvient cependant lorsqu'on a, au préalable, produit sur le bois, avec les ongles ou autrement, les bruits scandés que l'on désire entendre, on pourra dire que l'être qui les imite et qui les rythme ainsi, est un singe ou un perroquet

Si la table dit des niaiseries, ou si elle exprime des obscénités, on pourra dire que l'indigène de l'astral qui les dicte est un de ces Élémentaux que Stanislas de Guaita « assimile aux races bestiales ».

Si la table formule des pensées honnêtes, on pourra dire qu'on est en présence d'un Elémentaire, quoique les Elémentaires, d'après Stanislas de Guaita, se manifestent rarement dans les séances typtologiques.

Si la table mystifie malicieusement ceux qui la consultent, on pourra supposer que ce sont les « mauvais daïmones » qui se paient leur tête.

Si la table exprime des pensées profondes, ce qui est rare, on pourra imaginer que c'est une « domination théurgique » qui a voulu se communiquer.

On peut imaginer toutes sortes de cas. Grâce à l'hypothèse des occultistes on leur trouvera à chacun une explication.

Il est donc certain que l'hypothèse occultiste est un progrès sur l'hypothèse spirite, qui ne fournissait aucune explication adéquate de certains faits — des mystifications notamment.

⁂

La théorie occultiste, cependant, ne nous satisfait point. L'explication spirite nous paraissait trop simpliste ; l'explication occultiste est manifestement trop compliquée.

Nous pourrions reprendre, une à une, chacune des catégories de la classification que nous venons de passer en revue et montrer l'invraisemblance de quelques-unes au moins des définitions sur lesquelles elle repose. Ce serait un peu long. Il me paraît préférable d'opposer à la conception occultiste des objections d'ordre plus général.

Le premier reproche qu'on pourrait lui faire, c'est qu'elle ne donne point à l'esprit une impression d'évidence. Elle est, en outre, en contradiction avec le principe même de la philosophie occultiste.

La philosophie occultiste repose tout entière sur la loi d'analogie. Je n'examine pas si l'existence de cette loi est démontrée. Je la prends comme telle.

Si donc les occultistes nous disaient : « Le monde invisible, le plan astral est la reproduction exacte du monde visible, du plan matériel. C'est l'envers et l'endroit d'une même tapisserie. Il y a dans l'un la même échelle des êtres que dans l'autre »... Si les occultistes nous disaient cela, nous comprendrions, nous éprouverions du moins cette satisfaction intellectuelle que donne toute philosophie dont les conclusions sont d'accord avec les prémisses.

Mais les occultistes ne nous disent point cela. Ils ont senti que s'ils faisaient seulement du plan astral la contre-partie exacte du plan matériel, ils ne pourraient expliquer un certain nombre de manifestations de l'invisible. Oubliant la loi d'analogie, ils se sont alors laissés entraîner, pour rendre compte de ces manifestations, à imaginer sur le plan astral l'existence de certains êtres n'ayant point leurs analogues sur le plan physique. C'est ainsi qu'ils ont inventé les « concepts vitalisés », les « mirages errants », les « puissances collectives fusionnelles », les « dominations théurgiques ». Il s'ensuit que leur conception, augmentée d'alluvions successives, a perdu son caractère d'unité, et qu'elle apparaît plutôt comme un faisceau d'explications empiriques que comme un enchaînement logique des faits.

Je sais ce que les occultistes pourraient répondre. Ils pourraient dire : « Notre classification des êtres de l'astral n'est pas, comme vous le prétendez, en contradiction avec la loi d'analogie. Les concepts vitalisés, les puissances collectives fusionnelles, les dominations théurgiques ont leurs analogues sur le plan physique. N'y a-t-il pas, sur le plan physique, des associations d'êtres qui constituent des personnalités, distinctes des personnalités qui les composent ? »

La réplique est spécieuse. Elle n'est que spécieuse. Les groupements d'individus, sur le plan physique, ne sont des personnalités distinctes des personnalités qui les composent que d'une manière purement fictive et

artificielle. L'ensemble, par exemple, des fidèles d'une même religion, ne constitue pas un être agissant et pensant en dehors de ces fidèles, ayant cette individualité propre, cette âme personnelle que possèdent, dans la conception occultiste, les puissances collectives ou les dominations théurgiques. Il n'y a d'analogie que dans l'apparence. Il n'y en a point dans la réalité...

L'hypothèse des occultistes ne nous paraît donc point fournir, elle non plus, une explication suffisante des phénomènes dont nous cherchons à nous rendre compte.

Une hypothèse, pour être réellement scientifique, doit remplir deux conditions : elle doit, d'une part, correspondre exactement aux faits auxquels elle s'applique ; elle doit, d'autre part, donner à l'esprit cette satisfaction complète que, seule, lui procure la diversité ramenée à l'unité.

Les théories occultistes remplissent peut-être la première condition ; elles ne remplissent certainement pas la seconde.

Il faut donc, pour expliquer les communications typtologiques, que nous trouvions autre chose.

(A suivre) GASTON MERY.

CEUX QUI CROIENT AU « MERVEILLEUX »

Chez M. Edmond Haraucourt

Des murailles sombres de châteaux-forts du xve siècle, du lierre toujours vert festonnant les ogives, des portes cloutées de prison, gardées par un aimable cerbère à habit bleu galonné, un vieil escalier de pierre dans une tour... Je suis dans le domaine de M. Edmond Haraucourt, conservateur du Musée de Cluny.

Lorrain, M. Haraucourt vient de mettre au théâtre l'œuvre d'un homme qui eût mérité de naître Lorrain : *Les Oberlé*, de M. René Bazin. J'ai pensé qu'un poète aurait sur le merveilleux des idées intéressantes, et voilà pourquoi je suis dans cette demeure du moyen âge, lieu tout désigné, semble-t-il, pour traiter d'esprits et de démons, de revenants et de sorcières.

Fort aimablement, M. Haraucourt m'écoute. Il réfléchit un instant, regardant, les uns après les autres, les meubles familiers de son élégant intérieur qui, lui, n'a rien de sévère et de triste. Puis, peu à peu, les idées affluent, les images éclosent, et voilà que le poète parle d'abondance, sur un sujet auquel, peut-être, il songe plus souvent qu'on ne le suppose.

— Je ne connais point le merveilleux, dit-il tout d'abord, mais, si je ne le connais pas, je ne m'aviserai point de le nier, car je ne suis pas matérialiste au point de nier l'inconnu. Mais, est-ce ma faute si la vie ne m'a donné aucune occasion de nier ou d'affirmer en cette matière délicate ?

» Je crois que le monde de la pensée existe, comme le monde des réalités, et ce n'est certes pas un poète qui penserait à le contester.

» Quant au monde des manifestations qui passent notre entendement et sur lequel personne encore ne m'a fourni que des renseignements vagues, des faits qu'on me rapporte mais que personnellement je n'ai jamais constatés, je me réserve et craindrais d'avoir une opinion.

» Je ne demande pas mieux que de croire à la réalité de ce que vous appelez le merveilleux, même le plus surprenant, mais des faits en eux-mêmes, je ne sais rien.

» Rien ? Il est bien certain que parfois j'ai éprouvé, comme tout homme l'a éprouvé une fois au moins dans sa vie, l'inquiétude étrange que laissent des manifestations mentales peu précises et que, par la suite, on trouve correspondre à des événements qu'on ignorait alors. Brusquement et inopinément j'ai pensé à la mort d'êtres qui en effet mouraient à ce même moment. Cela m'est arrivé deux fois. Mais combien d'innombrables fois ai-je pu avoir la même pensée sans qu'aucun événement soit venu par la suite confirmer cette conception involontaire de mon esprit !...

» Je dois vous dire d'ailleurs que l'idée de la télépathie ne repugne nullement à mon sens logique et qu'elle me paraît tout aussi acceptable, précisément au même degré et presque pour les mêmes raisons que la télégraphie avec ou sans fil.

» Au surplus, qu'est-ce donc que la persuasion, sinon un phénomène analogue encore à tous ceux-là ? Qu'est-ce donc que cette unanimité de sensations qui se manifeste dans une salle de théâtre ou dans une assemblée ?

» Qu'est-ce même que l'amour, communicatif par excellence ? Et comment adviendrait-il, sans une sorte de télépathie, qu'un être fût précisément pris d'amour pour celui qui déjà en éprouve ?

» Certes, c'est là une aventure quotidienne et qu'on ne taxe point de merveilleuse, mais qui cependant, à l'examen, est aussi inexplicable que d'autres réputées inexplicables. Il est bien des choses que nous ne comprenons pas sur terre, que d'autres comprendront peut-être plus tard et que sur d'autres planètes on comprend peut-être déjà.

» C'est dans cet ensemble de faits que consiste pour moi le merveilleux, non que ces faits soient merveil-

leux en eux-mêmes, mais simplement parce que nous en sommes émerveillés.

» Je ne nie donc rien, ce qui serait sot et prétentieux, car nier c'est — n'est-il pas vrai ? — croire qu'on possède une intelligence susceptible d'atteindre aux dernières limites de l'intelligible et déclarer que nul être dans l'infini ne peut voir ce que nous ne sommes pas capables de connaître. Je ne nie rien et je me réjouis chaque fois qu'on me fait comprendre ce que je n'avais pas compris encore. Ceux qui m'émerveilleront — et ils ne seront pas les premiers — seront toujours les bienvenus. Je les appelle et je les attends.»

Après avoir écouté cette sorte de profession de foi, je demandai :

— Vous me disiez il y a un instant que deux fois au moins vous aviez pu constater par vous-même un phénomène de télépathie.

— Je puis vous en raconter un. Le voici.

» J'étais un jour sur le bord d'une jolie rivière des Pyrénées-Orientales, au milieu d'une riante campagne, en plein soleil, et, mon chien à côté de moi, je jouissais du paysage. Tout d'un coup, en une brusque et choquante évocation, je vis devant mes yeux, clairement, distinctement, la salle à manger d'un appartement qu'habitait un de mes amis. La porte en était ouverte et les membres de la famille défilèrent devant mes yeux, en deuil et pleurant. Je voyais tout le monde, et pourtant j'avais la sensation qu'il y manquait quelqu'un. Le lendemain j'apprenais la mort de la mère de mon ami.

» Je dois à la vérité de dire que je n'eus point cette vision à l'heure exacte où se passait l'événement. Mais sans doute qu'à ce moment mon ami, dans sa douleur, m'appela fortement, et je répondis à l'appel, simplement ».

Maintenant, M. Haraucourt se promène dans la salle, les mains dans les poches, la tête baissée. Les souvenirs, peu à peu, lui reviennent et je n'ai garde de l'interrompre.

— L'année dernière, dit-il, j'étais en voyage à Tunis. Dans une des rues de la ville, touristes en quête d'un cliché à prendre, nous vîmes un Aïssaouah qui charmait des serpents. Nous ne pouvions laisser passer l'aubaine ; nous prîmes deux ou trois photographies. Quand nous voulûmes les développer, nous nous aperçûmes que la tête de l'Aïssaouah n'était qu'un nuage. Nous revînmes, le lendemain, prendre encore deux ou trois photographies. Le même phénomène se produisit.

» Qu'est-ce à dire ? Le charmeur de serpents avait-il bougé ? Certainement pas. Nous nous trouvions en plein soleil et nous avions pris des instantanés. D'autre part, le reste du corps, les paysages environnant tout était très clairement visible. Sur une plaque, même, distinctement, on apercevait, à travers la tête de l'Aïssaouah, la maison qui se trouvait derrière... Peut-être expliquera-t-on cela plus tard. En attendant j'ignore et je me tais...

» J'ai voulu assister à des séances de spiritisme. J'ai eu le malheur d'épouvanter les esprits. Des amis m'avaient amené un soir dans un cercle où l'on devait faire monter une table au plafond. Tout juste a-t-on pu, au bout d'une demi-heure d'efforts, la faire déplacer de quelques millimètres, et encore je soupçonne fort les médiums, énervés de leur peu de succès, d'avoir aidé la nature.

» J'ai connu Donato, le fameux magnétiseur. Nous soupâmes ensemble un soir chez Sarah-Bernhardt, avec quelques dames. Donato, soit par le simple regard de ses prunelles de feu, soit par l'imposition des mains, fit tomber toutes les personnes présentes, sauf Sarah et moi, en état hypnotique et leur fit exécuter devant nous les ordres qu'il leur donna...»

Mais voici que peu à peu notre conversation dévie. M. Haraucourt, comme un voyant de l'avenir, parle de la science, de ses découvertes vraiment merveilleuses qui peuvent nous faire pousser le cri fameux de Lucifer « *Quo non ascendam ?* »

— Oui, tout les phénomènes merveilleux sont admirables, dit-il. Mais seront-ils longtemps merveilleux et ne deviendront-ils pas bientôt scientifiques?

» Y a-t-il dans les contes des *Mille et Une Nuits* des choses plus étonnantes que le téléphone, par exemple. Prenez au hasard l'un de ces contes, et vous verrez que ces merveilles sont en train d'entrer tous les jours dans le domaine de la science.

» J'ai pour ma part une dose d'admiration peu commune et je marche tous les jours de surprise en surprise. Je ne puis téléphoner à l'un de mes amis qui se trouve à plusieurs centaines de kilomètres, sans éprouver le sentiment que l'enfant éprouve devant l'inconnu.

» J'admire de même comme un extraordinaire et rare instrument l'homme dont la sensibilité infinie peut percevoir des vibrations lointaines que ne perçoit pas ma sensibilité insuffisante. J'admire, mais je ne refuse pas de croire. Je conçois de même parfaitement qu'une sensibilité plus affinée que la mienne voie les gestes que j'ai pu accomplir autrefois. Il est démontré que nous percevons encore aujourd'hui la lumière d'astres éteints depuis des milliers d'années. Chacun de nos actes, par ses conséquences, se répercute à l'infini. Cela forme comme une colonne, une série de vibrations, analogues aux vibrations de la lumière. Il

s'ensuit qu'à tout moment, en un point de l'espace, l'image de ce qui fut continue à être et, puisqu'elle existe, un homme ne peut-il pas, s'il est doué d'une intelligence ou d'un sens spécial, saisir cette image et deviner tel geste donné, en dépit de la distance?

» Quant à l'avenir je nie à quiconque le pouvoir de me le montrer, parce que l'avenir est un composé de forces actives trop nombreuses pour que leur jeu soit perçu par un cerveau humain. Je conçois que Dieu puisse connaître l'avenir, parce que l'avenir n'est jamais qu'une résistante logique et que Dieu, s'il existe, est la logique même. Mais je ne connais que lui à qui j'accorderai ma confiance en cette matière...»

JOSEPH SUBRA.

ÉTRANGES PHÉNOMÈNES

ARRIVÉS A DEUX ENFANTS

Les journaux italiens s'occupent beaucoup, en ce moment, d'extraordinaires phénomènes d'hypnotisme involontaire et de transport instantané à de longues distances, dont sont victimes deux enfants, habitant la commune de Ruvo, dans le sud de l'Italie.

Voici les faits, tels qu'ils sont rapportés par le *Courrier des Pouilles*, journal très sérieux, qui se publie à Bari, et qui dit avoir fait une enquête sur place :

En 1901, un entrepreneur de maçonnerie, M. Mauro Pansini, vint habiter avec sa famille, une vieille maison qui lui appartenait, tout près de l'Hôtel de Ville de Ruvo.

Quelques jours après son installation, d'étranges événements commencèrent à se manifester dans la maison, à la grande terreur et à l'émerveillement des Pansini : les tableaux tombaient sur le parquet et s'en allaient en morceaux; les plats, les verres et les bouteilles se heurtaient contre les murs, sans que personne les ait touchés, les lampes se renversaient des tables à terre, et les meubles se heurtaient violemment en craquant, le tout, sans cause apparente.

On crut que c'étaient les esprits malins, et l'on fit venir un prêtre qui exorcisa la maison, et l'aspergea d'eau bénite.

Mais rien n'y fit, et les phénomènes continuèrent, jusqu'au jour où ils semblèrent cesser d'eux-mêmes.

CHANGEMENT DE VOIX DANS L'ÉTAT D'HYPNOSE

Un soir, le jeune Alfred Pansini, âgé de sept ans, tomba subitement et, sans cause apparente, dans un état de torpeur; puis il commença à parler d'une voix qui n'était pas la sienne, disant qu'il était envoyé par Dieu, pour chasser les mauvais esprits.

On surveilla de près l'enfant et l'on put s'assurer que non seulement la voix était autre, mais que la mentalité du discoureur était différente de celle du petit Alfred.

Bien plus, non seulement celui-ci parlait ainsi d'une voix étrangère, mais encore il faisait de véritables discours d'orateur professionnel et s'exprimait alternativement en français, en latin, en grec, en diverses autres langues, qu'il ignorait également, et enfin, il récitait avec une admirable science d'intonation des chants entiers de la *Divine Comédie* du Dante.

ÉVÉNEMENTS ÉTRANGES

Une nuit, l'enfant se réveilla, faisant un bruit tel qu'on eût cru entendre une véritable bataille d'esprits; il parlait avec plusieurs voix diverses à la fois, il bondissait sur son lit et se contorsionnait comme si quelqu'un le frappait et cherchait à le terrasser.

Ces crises terminées, l'enfant ne se souvenait de rien de ce qui lui était advenu pendant son sommeil ou ses transes.

La famille décida de le conduire chez Mgr Berardi, évêque de Ruvo ; mais Alfred s'y refusa, disant qu'il en était empêché par une force inconnue qu'il ne pouvait dominer.

Ses parents ne se découragèrent point et sa mère, pour ne pas éveiller ses soupçons, le conduisit à travers les rues comme pour une promenade, se rapprochant peu à peu de l'Eglise du Carmel ; mais au moment d'entrer chez Mgr Berardi, l'enfant tomba inerte comme un cadavre,ne donnant plus signe de vie.

Il paraissait paralysé de tout le corps. Il fut transporté en cet état chez l'évêque qui, en l'apercevant, l'appela à haute voix, par son nom ; aussitôt Alfred reprit ses sens et son horrible torpeur se termina.

L'enfant resta quatre jours chez Mgr Berardi, où il retrouva la tranquillité. Mais l'évêque étant parti pour Bitento, Alfred rentra chez ses parents, où les mêmes phénomènes recommencèrent, plus terrifiants qu'auparavant.

Il fut alors mis dans un séminaire, et les phénomènes cessèrent totalement.

LA SUPPRESSION DE L'ESPACE.

Alfred rentra dans sa famille l'année suivante, il avait alors dix ans. Il ne tarda pas alors à être victime d'un fait peut-être plus extraordinaire encore que les précédents : la suppression de l'espace. Cette fois son jeune frère Paul, âgé de huit ans, partagea son sort.

Un jour que les enfants étaient à Ruvo à neuf heures, ils se trouvèrent brusquement transportés, sans savoir comment ni pourquoi, à Molfetta, dans un couvent

de capucins, où ils se trouvaient à neuf heures trente.

On les ramena par le chemin de fer et ils mirent deux heures à parcourir dans le train le même trajet qu'ils avaient fait mystérieusement en moins d'une demi-heure.

Une autre fois, la famille Pansini était à table à midi et demi; comme on manquait de vin, le père envoya le petit Paul en chercher en face de la maison; une demi-heure après, l'enfant n'étant pas revenu, Alfred fut envoyé à sa recherche.

A une heure exactement, les deux enfants se trouvaient dans une barque, en mer, près de Barletta.

Les pauvres petits commencèrent à pleurer, ne sachant comment faire pour regagner le rivage. Heureusement, on vint à leur secours, et un débardeur qui les connaissait les ramena en voiture à Ruvo, où ils arrivèrent à près de quatre heures après-midi.

Ils furent ainsi transportés soudainement à Bisceglie, Giovinazza, Marietta, Terlizzi, d'où ils furent ramenés à leurs parents, soit par des amis ou par les soins de la questure.

LE DOCTEUR COTUGNO

Tous ces faits merveilleux que nous venons de relater avaient été observés par le Dr Raphaël Cotugno, de Ruvo, médecin de l'Hôpital cantonal.

Ne pouvant se les expliquer, il voulut faire soumettre les enfants à une étude approfondie et écrivit au célèbre professeur Leonardo Bianchi, lequel invita les Pansini à les conduire à sa clinique. Mais les parents refusèrent de se séparer de leurs enfants.

Nous avons vu le Dr Cotugno qui nous a dit que le phénomène du « doublement de la personnalité » pouvait à la rigueur s'expliquer par la théorie spirite, mais qu'il lui était impossible de trouver une explication plausible du transport à distance.

Il nous cita le cas suivant que nous ignorions : un jour les enfants furent transportés en quelques minutes de Ruvo à Trani. Il leur fut impossible, comme toujours, d'expliquer comment ils étaient arrivés là. Ils se contentaient de dire, quand on les interrogeait, qu'ils subissaient une « impression étrangère » dont ils ne pouvaient rendre compte. Ils furent conduits au bureau de police qui les renvoya chez eux.

L'ESPRIT S'AMUSE

Un jour arriva à Ruvo un pasteur évangélique ; les Pansini s'adressèrent à lui, espérant qu'il serait plus heureux que le prêtre.

Alfred étant entré en transe et interrogé par le pasteur, lui répondit qu'il était l'esprit d'un individu mort dans cette maison et que ce qu'il faisait lui était commandé par Dieu.

— Comment faites-vous, demanda le pasteur à l'esprit, pour transporter ces enfants d'un pays à un autre en aussi peu de temps ?

— J'ai un cheval qui peut aller à Rome ou en Amérique en cinq minutes ; de plus, j'ai le pouvoir de dématérialiser et de rematérialiser les corps !

En résumé, le pasteur ne fut pas plus heureux que le prêtre.

Un soir, l'esprit — parlant toujours par la bouche d'Alfred — promit aux enfants de leur offrir un repas. Et, en effet, en se mettant à table, les enfants trouvèrent des friandises dans leurs assiettes. Quand il se mit au lit, Alfred y vit quantité de grosses dragées.

M. Mauro Pansini avait économisé pendant un mois la valeur d'une pièce d'or, afin de faire dire des messes à l'intention de ses enfants. Quand il voulut prendre la somme à la place où il l'avait mise, elle avait disparu. En même temps, le facteur lui remettait une lettre, où il trouvait une simple feuille de papier, où il lut : *Le Chevalier Ferdinand.* C'était le nom sous lequel l'esprit s'était désigné plusieurs fois.

LES DERNIERS FAITS

Le 9 novembre courant, à 2 heures après-midi, les enfants se trouvaient à Ruvo ; à 2 h. 15 ils étaient à Bari, dans le palais de l'archevêque, Mgr Vaccaro, qui les fit conduire à la questure. Le questeur, M. Carmarino, chercha à savoir comment ces enfants étaient arrivés là, mais il ne put y parvenir.

Pour bien saisir l'importance de ce phénomène, il faut se rappeler qu'entre Ruvo et Bari, la distance est de trente kilomètres, et les enfants avaient été transportés d'un point à l'autre *en un quart d'heure...*

Ces faits étranges, et qui n'ont pas cessé, causent une sensation énorme dans toute la région.

De l'influence des talismans

C'est Mme Kaville, dont nous parlions récemment à propos de la *Cartomancie fluidique*, qui a remis en vogue la question des Talismans.

La question n'est pas nouvelle : elle a été mille fois agitée depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et je n'ai pas la prétention de la trancher définitivement. Je demande seulement aux indulgents lecteurs de cette *Revue* la permission de leur soumettre quelques idées et quelques observations sur la matière.

Une chose frappe d'abord : l'emploi universel des talismans et l'universelle croyance à leur vertu, dans tous les temps et dans les pays les plus dissemblables par les mœurs, la culture et le climat.

Que la masse du peuple, toujours et partout, ait cru au pouvoir des talismans, on me dira que, pour être curieux, le fait est assez compréhensible, parce que le peuple garde toujours un peu de la confiance et parfois même de la crédulité de l'enfant. Mais que l'élite intellectuelle et scientifique, aux époques les plus diverses, ait partagé la foi populaire, on avouera que c'est plus surprenant.

Or, c'est un fait. Et l'on serait étonné si j'énumérais seulement les historiens, les naturalistes, les savants, les littérateurs, tous les graves esprits — y compris des Pères de l'Eglise et de puissants créateurs de la chimie au Moyen âge — qui ont traité cette question des talismans.

Je le sais : cela ne prouverait pas absolument que les talismans ont un pouvoir quelconque.

J'en déduis seulement qu'il doit y avoir là une chose, digne au moins d'un certain intérêt, pour avoir attiré l'attention d'esprits élevés et parfois de véritables génies, par exemple, Théophraste, les deux Pline, Albert le Grand et bien d'autres.

Notre siècle a beau se déclarer sceptique, incré dule, féru de science et dégagé de superstition, jamais aucun peut-être ne s'est tant préoccupé du *merveilleux* et spécialement de la question des talismans.

J'en ai entendu parler dans les milieux les plus divers, et j'ai vu aux prises partisans et adversaires de la vertu des talismans. Il m'a paru que les uns et les autres manquaient de principes, de mesure et de sang-froid.

Le raisonnement fondamental le plus fréquent, pour ou contre, était généralement celui-ci :

« J'ai essayé de tel talisman : ça n'a rien produit : donc *les* talismans n'ont aucune influence. »

— « Et bien ! moi, j'ai employé tel autre ; il m'a réussi : donc *les* talismans sont efficaces. »

Je ne sais rien de plus faux que ces deux arguments contraires, qui sont deux lourds sophismes. Car ils offensent également la plus élémentaire logique, qui défend de conclure du particulier au général.

Comme il s'agit ici d'une affaire d'expérience, plus que de théorie, la façon de procéder et de conclure doit être exactement l'inverse. Une seule méthode, ici, est rationnelle : la méthode empirique ou expérimentale, et cela, avec un nombre de faits *suffisant* pour qu'on en puisse dégager une vérité moyenne et moralement exempte d'erreur. C'est à celle-là que je me suis attaché pour conclure et me faire une conviction.

Les talismans sont innombrables, de tout genre, de toute forme, de toute essence. Toutefois les plus usités sont du domaine *minéral* ou *végétal*, représentés par des métaux ou des pierres, des tiges ou des racines.

Au point de vue du pouvoir qu'on leur attribue, ils ont une action *préservative* ou une vertu *opérative*.

En résumé, ils se rattachent à tout ce qui peut faire, de la part de l'homme, l'objet d'une crainte ou d'un désir.

Comme il serait difficile et peut-être impossible d'établir une suite d'expériences concluantes avec tous les talismans, j'en ai fait une sélection et me suis borné à quelques uns d'entre eux dont la vertu — au moins spéculative — correspond aux aspirations les plus universelles et les plus incoercibles de la nature humaine.

La plus puissante est incontestablement l'amour : l'homme veut aimer, être aimé, c'est-à-dire donner, inspirer et recevoir l'amour.

La deuxième est le désir du bonheur, du bien-être et de tout ce qui y contribue : la santé, l'or, la richesse, le succès.

En conséquence, l'homme cherche instinctivement tout ce qui peut lui procurer ces biens et avantages, objets de sa convoitise. Voilà pourquoi tant de personnes ont recours aux talismans, ayant remarqué ou cru remarquer en eux une vertu favorable à l'obtention de ce qu'elles désirent.

Mais le grand point est de savoir si cette vertu existe ou n'existe pas. C'est ce dont j'ai voulu me rendre compte, et j'y ai apporté l'application la plus soutenue et la plus consciencieuse.

Dans ce but, j'ai visité les personnes qu'on m'a indiquées comme compétentes et j'ai recueilli le plus possible d'expériences appuyées de preuves et de témoignages sérieux, mais seulement, pour ne pas m'égarer, dans les deux ordres d'idées mentionnés plus haut : domaine du cœur et aspirations vers le bonheur matériel.

Ici je dois des remerciements à Mme Kaville qui me fut d'un si grand secours par son incomparable collection de talismans : métaux fins, perles, pierres précieuses, dont elle voulut bien, à nouveau, m'exposer la théorie et les vertus attributives.

C'est ainsi que j'eus sous les yeux et entre les mains les différentes pierres ayant pour objet l'amour, la tendresse, la sympathie, l'amitié, la fidélité, l'affection sous toutes ses formes, — et ensuite la série des pierres ayant pour propriété de conserver la santé, de prolonger la vie, de préserver des fièvres, des fléaux, des malheurs, des accidents et des diverses maladies, d'assurer le succès d'une entreprise ou le triomphe sur les ennemis et les difficultés. J'étais édifié et documenté matériellement ; mais c'était loin de me suffire. Je voulais des preuves de la vertu de ces pierres

aux transparences et aux dessins magnifiques. C'est pourquoi j'osai demander à Mme Kaville un service très délicat. Elle y consentit, fit pour moi de nombreuses démarches auprès de sa clientèle choisie, et, grâce à son intervention, vingt personnes de haute distinction morale et intellectuelle, qui avaient fait usage des talismans, voulurent bien me transmettre une attestation écrite ou orale du résultat obtenu.

Malgré la difficulté de cette recherche et de ce contrôle j'ai pu mener l'opération à bonne fin, pour les deux catégories de talismans dont j'ai parlé ci-dessus.

Veut-on maintenant savoir la conclusion ? A ma grande surprise, j'ai constaté que dix-sept personnes sur vingt attestaient le plein succès de leur confiance et que, conformément à leur foi, ils affirmaient la vertu réelle, effective des talismans, notamment de ceux employés pour attirer l'or, l'amour ou la réussite d'une affaire.

On me fit, à ce sujet, des confidences très curieuses. Cependant, la vérité m'oblige à dire que le talisman dont l'efficacité apparaît à tous comme la plus inattaquable est, non pas une pierre, mais un végétal, la fameuse racine connue sous le nom de *mandragore*.

Les anciens en exaltaient beaucoup la vertu. Comme, jadis, les belles patriciennes de Rome et les courtisanes des cités asiatiques, de même les gentilles dames et les nobles seigneurs des plus hautes cours de l'Europe s'en servirent beaucoup, du XVe au XVIIIe siècle, pour la nécessité de la stratégie amoureuse. En fit-on alors ou depuis une trop grande consommation ?

Je ne sais. Je sais seulement que cette racine, de structure et d'apparence bizarres, est devenue assez rare et qu'il est difficile de s'en procurer. Mais qu'on ne désespère pas. Les personnes désireuses d'en posséder en trouveront dans l'arsenal de Mme Kaville, où moi-même j'ai pu examiner tous les spécimens qui composent sa respectable et très intéressante réserve.

Marquis DE KERNOY.

BIZARRE PROCÉDÉ DE DISCUSSION

C'est un fait, que les Spirites n'aiment point la discussion. Nous pensions, cependant, qu'une revue qui s'intitule la *Revue* SCIENTIFIQUE *et morale du Spiritisme* tiendrait à honneur d'opposer autre chose que des affirmations ou des dénégations dédaigneuses, aux essais d'explications, aux hypothèses que nous proposons pour rendre compte des faits, dits spirites. Quelle était notre erreur !

Voici un spécimen du genre de réponse que la *Revue* SCIENTIFIQUE *et morale du Spiritisme* fait aux objections que nous avons soulevées contre sa doctrine :

M. Gaston Mery nous donne, de temps à autre, pour expliquer les phénomènes spirites, des théories qui désarment la critique par leur ingénuité.

Le brillant rédacteur de la *Libre Parole* n'a pas vu grand'chose en fait de matérialisations, mais cela ne l'empêche pas de discuter ces faits, sans se donner même la peine de relire ses auteurs. Aussi Mme Letort n'a-t-elle pas eu de peine à lui démontrer que son hypothèse, que le fantôme serait créé par l'imagination du médium, ne tient pas debout. Nous engageons notre confrère à étudier attentivement les récits de séances qui ont été publiés, et il saura alors pourquoi le périsprit est une réalité, et comment il conserve en lui toutes les formes évoluées par l'être humain, pendant son passage sur la terre. Il sera moins surpris de constater qu'un esprit peut se montrer, aussi bien avec l'aspect physique qu'il avait à trente ans, qu'avec son dernier revêtement corporel au moment de la mort.

Mêmes observations à faire à M. Ed. Dace, qui nous paraît confondre *autour* avec *alentour*, et causer de ces sujets avec la plus parfaite incompétence.

Il faut avouer que voilà un procédé de controverse facile, et qui ne fripe point, comme on dit, les méninges de ceux qui en usent.

Nous croyons, tout de même, que les Spirites donneraient une meilleure opinion de leurs théories si, au lieu de prendre des airs si avantageux et de traiter tous leurs adversaires d'ignorants, ils opposaient des arguments aux arguments.

Des raisons valent toujours mieux que des haussements d'épaules, pour convaincre ceux qu'on veut gagner à sa cause.

G. M.

LES MATÉRIALISATIONS

L'essai d'explication des matérialisations, proposé par nous, dans notre numéro du 1er novembre, continue à provoquer d'intéressantes hypothèses. Le Dr Aurigo nous fait connaître la sienne Elle est curieuse. La voici :

Les arguments que les savants avancent pour combattre les matérialisations sont spécieux et les preuves que les spirites apportent pour les expliquer ne me paraissent pas moins entourées de mystères et de ténèbres. Que signifient leurs perisprits, leurs coques astrales, leurs sept degrés de la matière et tant d'autres doctrines que je considère comme erronées, tant qu'on ne me donnera pas des raisons plus convaincantes ?

Je suis un croyant, et je crois fermement à l'Au-delà ; mais je ne crois pas à tout ce que les spirites débitent.

Mme Ellen Letort, qui se défend très bien, se trouvant à bout d'arguments pour démontrer le bien-fondé des matérialisations auxquelles elle a assisté, avance que les esprits peuvent connaître ou se servir de lois naturelles, encore inconnues de nous. C'est

peut-être là qu'est la solution du problème ; car il peut très bien se faire qu'amis et adversaires ne connaissent pas le premier mot de la matière qu'ils traitent. Ils raisonnent à côté, occupés qu'ils sont à réfuter les arguments les uns des autres, sans chercher à savoir ce qui est, au juste, une matérialisation.

La matérialisation existe : je ne la nie pas ; et je vais essayer de démontrer, non à l'aide de fluides ou de perisprits, mais à l'aide de la raison, comment se fait une matérialisation. Seulement il faut savoir d'abord à quoi s'en tenir sur ce qu'on entend par matière et par esprit.

D'après la théorie spirite, l'esprit serait encore matière après la mort, et il faut qu'il passe par sept degrés successifs, avant d'être complètement débarrassé de la matière originelle.

J'avoue que je ne comprends rien à toutes ces subtilités. Pour moi, un esprit qui se manifeste dans un appartement dont la porte est fermée à double tour, n'est plus matière ; il est impondérable. Et quant à la matière, je ne la comprends pas du tout à la façon des spirites ; ni même comme le comprennent beaucoup de profanes. La matière n'est pour moi qu'un composé de pondérable et d'impondérable. Le pondérable qui se combine avec l'impondérable pour former de la matière, varie à l'infini, et l'impondérable ne varie pas, il est toujours le même, c'est de l'électricité. D'où il suit que la matière pure n'existe pas ; car il est impossible de trouver un atome qui soit totalement privé d'impondérable ou d'électricité.

M. le Dr Gustave Le Bon a démontré scientifiquement, par la dissociation de la matière, que toute matière, en se dissociant, se transforme en particules électriques impondérables. Mais il ne nous dit pas ce que deviennent ces particules électriques impondérables, ni ce que devient l'élément pondérable qui fait partie intégrante de la matière. Pour lui, tout se perd, tout s'évanouit dans l'éther. Ce n'est pas ma manière de voir. L'impondérable est allé à sa destination, destination qu'il serait trop long de décrire ici ; et le pondérable a formé une nouvelle combinaison : rien ne s'est perdu.

C'est très bien, me dira le spirite : M. le Dr Gustave Le Bon a fait voir que la matière se dissocie ; et vous, vous définissez la matière (à votre façon), et vous dites que c'est un composé de pondérable et d'impondérable. Et, après avoir dissocié de la matière, au lieu de dire, comme M. le Dr Gustave Le Bon, que tout se perd, vous, vous assignez un emploi à l'impondérable et au pondérable qui la composaient, avant la dissociation : mais pourriez-vous me dire où commence la matière et où elle finit ? — La matière commence à la cellule, si elle est organique, et à l'atome, si elle est inorganique ; et elle finit à la dissociation.

En se dissociant, l'impondérable va au soleil, et le pondérable se comporte d'une manière différente, selon qu'il appartient à de la matière organique ou à de la matière inorganique. S'il est inorganique, il formera une nouvelle combinaison (un sel, comme disent les chimistes), en tout semblable aux sous-produits de la pile électrique. S'il est organique, les parties inutiles meurent et se comportent comme la matière inorganique ; seulement la nature a voulu, pour la conservation de l'espèce, qu'il reste un levain, un germe, une graine qui attendra le retour de l'impondérable, c'est-à-dire la lumière vivifiante du soleil, qui fécondera ce germe, pour qu'il reproduise à son tour un être ou une plante, en tout semblable à l'être ou à la plante qui lui a donné naissance.

J'ai peut-être été un peu long ; mais toutes ces explications étaient nécessaires pour bien comprendre ce qu'est une matérialisation. En se pénétrant bien de ce que je viens de dire, on verra tout de suite que la matérialisation est une loi naturelle, aussi simple que toutes les lois de la nature.

Depuis que le monde est monde, la nature n'a jamais fait autre chose que de nous donner des matérialisations. Et je suis tenté de m'écrier avec Racine :

« Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Homme ingrat ? Quoi ! toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles ? »

En effet, que se passe-t-il dans une matérialisation ? On voit quelque chose où il n'y avait rien ; et si nous considérons cela comme un phénomène extraordinaire, c'est que nous ignorons la cause de la matérialisation.

Dans un champ labouré, où il n'y a rien que la terre nue, nous pouvons, quelque temps après, voir un beau tapis de verdure ; mais cela ne nous étonne pas, parce que nous savons qu'on y a semé du blé ; tandis que nous sommes saisis d'un étonnement, mêlé de frayeur, lorsque, pendant une séance spirite, nous voyons un esprit prendre une forme quelconque. Notre étonnement serait moins grand si nous savions que le spectacle que nous donne la nature est aussi grand, sinon plus, que celui que nous donne un esprit matérialisé. Je vais tâcher de faire comprendre que, d'un côté comme de l'autre, c'est la loi de la matérialisation qui intervient.

L'esprit, élément impondérable, invisible (invisible, parce que notre organe visuel est constitué de telle sorte qu'il ne peut voir que la matière) a été obligé, pour se rendre visible, d'emprunter du pondérable au médium, aux assistants peut-être, et il a combiné

ce pondérable avec son impondérable pour former de la matière ou pour se matérialiser.

Et qu'on ne dise pas qu'il n'est pas possible que l'esprit emprunte du pondérable à un médium. Ce fait a été vérifié en Angleterre. On a pesé le médium avant, pendant et après la matérialisation, et on a trouvé qu'il perdait juste le poids de pondérable que l'esprit lui avait soustrait pour se matérialiser.

Dans ces deux cas, l'opération est la même. C'est en vertu de la loi de la matérialisation que le grain de blé pousse et que l'esprit se matérialise. Ici c'est la lumière et la chaleur solaires, impondérables, qui se combinent avec le pondérable du grain de blé pour former une matérialisation ; là c'est l'esprit impondérable qui emprunte au médium le pondérable nécessaire à sa matérialisation. Dans l'un, comme dans l'autre cas, tout se passe de la même façon ; il y a donc, non seulement de l'analogie, mais de la similitude.

Il y a des faquirs indous qui connaissent le moyen de faire pousser une plante, en quelques heures, sous les regards ébahis des assistants, de la faire pousser jusqu'à ce qu'elle produise une fleur, et même un fruit, en y mettant le temps.

Mais si un faquir, qui est un incarné, a le pouvoir de produire une telle matérialisation, pourquoi l'esprit, qui est un désincarné, ne l'aurait-il pas ? La réponse n'est pas douteuse. Tout dépend de la loi de la matérialisation, qu'il s'agit de mieux connaître. J'ai fait tous mes efforts pour atteindre ce but.

Que les faux savants, que les coupeurs de cheveux en quatre nous fassent donc grâce de leurs paroles creuses et spécieuses, que les spirites de toute école nous laissent donc tranquilles avec leurs perisprits et leurs degrés de la matière ; et que les hommes de cœur qui aiment la Vérité pour elle-même, s'attachent à la rendre éclatante. Saluons cette science nouvelle qui apparaît à l'horizon. Qui sait si elle ne porte pas dans son sein le bonheur de l'humanité. Je le souhaite sincèrement.

F. AURIGO.

La Boîte aux Faits

UN PRESSENTIMENT

19 novembre 1905

MON CHER AMI,

Voici une petite histoire que m'a racontée ma femme en rentrant hier soir et qui est bien dans les cordes de l'*Echo*.

Un pharmacien de mon quartier voit avec surprise arriver, avant-hier, sa mère déjà âgée qui, sans le prévenir, était venue de très loin pour le voir.

Lui la gronde un peu d'avoir, à son âge et par un temps pareil, entrepris un si long voyage. Ce à quoi sa mère lui répond que ç'avait été plus fort qu'elle, un pressentiment l'avertissait que si elle ne partait pas de suite, elle ne reverrait jamais ses enfants.

Protestations et dénégations du fils; on se met à table gaiement, on se couche, et, le matin, la bonne mère était morte.

Bonne poignée de mains.

TIXIER.

TÉLÉPATHIE INTERROMPUE

Marseille, 22 octobre 1905.

MONSIEUR,

Si je savais écrire, je vous narrerais en détail un fait qui pourrait intéresser vos lecteurs. Il touche au merveilleux, j'en ai été pour ainsi dire témoin ; il s'est passé dans ma famille, pendant mon enfance, et je l'ai entendu tant de fois répéter par ma mère et ses frère et sœur, qu'il me semble qu'il s'est passé devant moi. Je vous assure donc de son exacte vérité et je vais vous le raconter avec toute ma simplicité, comptant que vous aurez la complaisance de corriger ma lettre si vous jugez que ce qu'elle contient est digne des honneurs de votre journal.

Ma grand'mère avait l'habitude de réunir tous les jours, à trois heures de l'après-midi, ses deux filles : ma mère et ma tante, pour dire le chapelet. Un jour, pendant cette prière, ma grand'mère mit ses mains devant ses yeux et s'écria : « Je viens de voir mon fils tomber à l'eau. » Elle voulait parler de son jeune fils qui, désireux d'apprendre l'état de marin, avait été confié à mon père, capitaine au long cours, pour être initié à la navigation.

Au jour dont je parle, mon père et mon oncle se trouvaient en cours de voyage sur un voilier. Ma grand'mère, à la suite de sa vision fut dans une douleur qui touchait au désespoir ; tous les raisonnements ne pouvaient la calmer; elle répétait sans cesse : « J'ai vu mon fils tomber à l'eau, je ne peux être consolée. »

La conviction en son malheur était telle que tous les siens finirent par la partager et toute la famille fut dans le chagrin ; on comptait les minutes en attendant l'arrivée du navire.

Enfin il fut signalé. Le fils aîné de la maison se rendit à bord dès la libre pratique, et sa première question à mon père (le capitaine) fut : « où est mon frère ? » Mon père le lui désigna parmi les hommes de manœuvres et demanda à mon oncle l'explication de l'anxiété peinte sur son visage.

— C'est que, répondit mon oncle, ma mère avait cru voir son fils tomber à l'eau, et depuis elle se désole et nous avait communiqué ses pensées.

— Quel jour, dit mon père, votre mère a-t-elle eu cette vision, vous le rappelez-vous ?

— Certes, me répondit mon oncle, nous n'avons pu l'oublier, et il indiqua le jour.

— Attendez, dit mon père, il alla chercher le journal du bord; et à la page du jour mentionné, mon oncle put lire que ce même jour, à trois heures de l'après midi, son frère était tombé à l'eau.

Voici ce qui s'était passé : mon père et son beau frère se trouvaient sur le pont et regardaient marcher le navire; le temps était superbe, le navire filait bien et mon oncle, excellent nageur, dit à mon père : « Quel plaisir il y aurait à prendre un bain dans cette eau si belle! » Mon père répondit : « Cette eau si belle noyerait le baigneur, le courant est très fort et nul nageur ne pourrait le dominer. »

Mon oncle, comme pour donner un démenti à mon père,

se jeta résolument dans l'eau ; à peine tombé, mon père le vit disparaître ; il vit en même temps le désespoir de sa belle-mère s'il ne lui ramenait pas son fils, et il dit à ses hommes :

« Si aucun de vous ne veut se dévouer pour sauver cet enfant (il avait dix-huit ans), j'irai tenter de le sauver moi-même, votre capitaine ne laissera pas son beau-frère périr tout seul. »

A ces paroles, deux marins mirent un canot à la mer et, au prix de mille efforts, sauvèrent mon oncle. On le remonta mourant, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on put le ranimer.

Ma grand'mère avait donc dit vrai : son fils était tombé à l'eau, mais son émotion avait été si vive, qu'elle avait ramené en elle la partie de son esprit qui s'était trouvée en communication avec son fils, et elle avait vu la chute à l'eau mais n'avait pas vu le sauvetage.

Je crois, monsieur, que vous appelez des faits semblables des cas de télépathie ; moi je les appelle communication des âmes et je suis sûre qu'ils doivent être très nombreux, surtout entre mères et enfants. Quels liens de sang, de pensée, de tendresse, peuvent être plus grands ?

Encore une fois, monsieur, je vous prie de corriger ma lettre, si vous pensez que ce qu'elle raconte peut intéresser vos lecteurs, et SURTOUT ne publiez pas mon nom.

Veuillez agréer, monsieur, mes salutations distinguées.

Une abonnée : M. B.

UNE PROPHÉTIE (?)

On nous écrit de Sougé-le-Ganelon :

Puisque la mode est aux prophéties, en voici une qui date d'un siècle.

Ce serait celle d'un vieillard qui vaticinait de 1800 à 1815.

C'était un nommé Alloche, originaire de Crenne, canton de Villaines-la-Juhel (Mayenne).

Il allait de ferme en ferme, quêtant le vivre et le couvert, et payait son écot en répétant invariablement à ses hôtes ces peu rassurantes prédictions, parvenues jusqu'à nous et que je vous transmets textuellement... pour ce qu'elles valent et uniquement à titre de curiosité :

« Les routes se feront de ville à ville et de bourg à bourg; il y aura des chemins de fer et des voitures qui marcheront sans chevaux... Les hommes seront tous soldats, il ne restera que les vieux et les infirmes. La guerre commencera par la grande ruche, c'est-à-dire Paris.

« La guerre sera faite aux sœurs et aux prêtres. Les églises seront fermées et les ronces pousseront aux portes. Les prêtres seront chassés et, quand ils partiront, qu'ils fassent faire de bons souliers, car leur voyage sera long.

« Les puissances se battront les unes contre les autres; il se passera bien des misères, mais ce ne sera encore rien.

« Il y aura un roi pendant trois ans sur le trône, et après viendra la grande guerre.

« A la fin de la grande guerre, les soldats n'auront plus de munitions, les femmes porteront, dans leur tablier, des pierres pour se défendre.

« Au milieu de la bataille, paraîtra un vieillard à barbe blanche et à cheveux blancs, monté sur un cheval blanc, sans selle, qui dictera des lois... Tout le monde l'écoutera et les savants écriront ce qu'il dira ; il rétablira la religion et la guerre sera finie ; toutes les idées seront purgées, la paix régnera. Heureux qui vivra, mais il n'y en aura plus guère...

« Cette guerre sera la dernière avant le jugement. Les derniers hommes partis seront trois jours dans leur tour.

« Ils rencontreront des hommes qui leur diront :

— Où allez-vous ? la guerre est finie.

« Pendant ces tristes temps, heureuses les chaumières, il ne leur sera rien dit, mais malheur aux châteaux.

« La France se révoltera, mais trop tard, car il y aura bien du mal de fait.

« Les femmes de ce temps-là se coifferont de noir et de blanc, en signe de deuil.

« Pendant cette période, les fermes paieront plus d'impôt mobilier que de foncier, et surtout plus que leurs revenus.

« Les fermages s'abaisseront au-dessous du prix des temps anciens... » (*Nouvelliste de la Sarthe.*)

Les Prédictions de Mme de Thèbes

Pour 1906

L'*Almanach de Mme de Thèbes pour 1906* vient de paraître (en vente chez l'auteur, 29, avenue Wagram). Dans un avant-propos, Mme de Thèbes écrit : « Je n'ai pas d'autre but, dans un travail que chaque année qui passe me rend plus cher, que d'employer mon expérience du cœur humain à signaler des dangers, des faiblesses, à mettre en garde contre des maux, évitables quand on est averti. » Ces simples lignes en disent plus que les plus longs commentaires, sur ce petit livre, plein de renseignements précieux, qui ne suscitera certainement pas moins de curiosité que les précédents. Nous donnons ci-dessous un extrait des prédictions de Mme de Thèbes. Elle concerne la « première saison » de 1906.

PREMIER TRIMESTRE

JANVIER — FÉVRIER — MARS

J'ai appelé 1904 une *année grise*, 1905 une *année rouge*, j'appellerai 1906 une *année folle*.

Le monde civilisé, ou se croyant tel, est en mal de transformation. Il est entre chenille et papillon. Que sortira-t-il de la chrysalide ? Un monstre... Il faudra du temps et des drames avant que la lutte des intérêts et des classes parmi les races blanches aboutisse à une accalmie, une entente, une réglementation d'une organisation sociale nouvelle.

Je persiste à dire que la petite Belgique est appelée à un rôle étrange et important et que de notables changements y sont proches ; ces changements devront avoir la plus redoutable influence sur la situation respective des nations européennes.

Très proches aussi des bouleversements dans le nord de l'Europe. Tout annonce en Russie la continuation des troubles et des accidents sanglants, ayant pour conséquence des changements radicaux.

Mais, chose curieuse, les indices inquiétants que l'on voit dans les mains slaves se multiplient dans les mains germaniques, et je dis que, dès la première saison de 1906, la puissance allemande, colosse aux pieds d'argile, sera singulièrement menacée. Les jours de plus d'un prince y sont comptés... Au reste, je ne crains pas de dire ma conviction que, d'ici peu de mois, le monde germanique sera singulièrement plus modifié que l'ordre logique des faits politiques ne permet aux philosophes de le supposer. Ils ne peuvent prévoir et faire entrer en ligne de compte les stupéfiantes surprises, les promptes disparitions qu'un avenir prochain nous réserve ; je vois venir 1906 dans un cortège de choses que la raison se refuse à concevoir.

En France, tout continuera à être plus troublé, plus dangereux, plus redoutable *en apparence qu'en réalité*, malgré de douloureux accidents financiers et de violentes luttes de partis entraînant les uns et les autres des débats retentissants et des disparitions sensationnelles.

J'insiste sur le développement que doit prendre en France, dans les jours de troubles, l'influence féminine.

Aurons-nous la guerre ? A l'heure où j'écris — début d'octobre 1905 — tout l'annonce dans le jeu des hommes. Rien ne l'assure inévitable au livre du destin... Mais cela ne veut pas dire que l'Europe restera en paix. Les présages sont alarmants.

A. DE THÈBES.

Société Universelle d'Etudes Psychiques

RÉUNIONS DU MOIS D'OCTOBRE

Section de Paris

La réunion mensuelle a eu lieu le dimanche 30 octobre, à 5 heures, dans le local habituel des séances, 23, rue de Dunkerque, sous la présidence du Dr Le Menant des Chesnais.

Après lecture de la correspondance, et pour donner suite à des demandes précédemment formulées, les membres présents décident la formation de groupes d'études : le premier groupe est formé par MM. Le Menant des Chesnais, Warcollier, Jaugeas, Kocher. Les autres groupes seront formés au fur et à mesure de l'arrivée des demandes au siège central de la Société.

Le Dr Kocher, secrétaire général, communique ensuite les résultats d'une expérience ayant trait à l'action des mains sur les végétaux. Voici la technique employée :

Un certain nombre de récipients identiques ont été remplis, presque à niveau, d'une même terre de bruyère. A la surface, des graines de blé sélectionnées, et provenant d'un même plan, ont été semées, puis recouvertes d'une égale épaisseur de terre.

Tous les récipients ont été soumis à une même exposition atmosphérique (lumière, chaleur, pluie, etc.), en alternant de la façon suivante :

T M T M T M
M T M T M T

Les récipients marqués d'un M ont été en l'occasion soumis à l'action des mains tenues à deux centimètres de la surface de la terre d'abord, à la même distance des végétaux, plus tard. Les récipients marqués d'un T ont été les témoins. L'imposition des mains a été quotidienne et d'une durée de dix minutes.

Les résultats n'ont pas été probants ; cependant, en raison des résultats positifs obtenus, paraît-il, par plusieurs expérimentateurs, le Dr Kocher exprime le désir de voir cette expérience reprise par les membres de la Société, afin de pouvoir ultérieurement appuyer sur une statistique sérieuse des conclusions vraiment scientifiques.

Il donne en même temps une autre méthode peut-être plus rapide et plus facile à suivre (méthode de M. L. Favre) :

Une feuille de papier buvard étendue bien à plat, sur un récipient quelconque, trempe constamment par une de ses extrémités dans un verre contenant de l'eau pure qui maintient l'humidité du papier.

Sur le papier sont posées des graines de cresson alénois sélectionnées.

Un certain nombre d'appareils identiques en expériences.

Impositions quotidiennes pendant trois minutes à cette même distance au-dessus des graines.

Un des appareils reçoit l'imposition de la main droite, un deuxième est soumis à l'imposition de la main gauche, un troisième reçoit l'imposition des deux mains, le quatrième sert de témoin.

Le Dr Kocher se demande s'il ne serait pas possible d'arriver, par cette étude concernant l'action des mains sur les végétaux, à des résultats corroborant, dans une certaine mesure, ceux obtenus par le Dr Joire à l'aide de son sthénomètre : action des mains, droite ou gauche, action des malades atteints d'affections nerveuses, à forme déprimante (neurasthéniques) ou à forme excitante (hypersthéniques), etc., etc.

Après une discussion très intéressante à laquelle prennent successivement part MM. de Vesme, le Menant des Chesnais, Warcollier, le Dr Kocher communique un fait que l'on peut ainsi résumer :

Dans une ville d'Alsace une maison utilisée comme collège est chaque nuit troublée par des bruits identiques : cette maison est ensuite employée comme gendarmerie, et les mêmes bruits continuent. En admettant la présence au collège d'un sujet ou médium inducteur des bruits perçus, comment expliquer la continuation des bruits lorsque la maison, transformée en caserne, est complètement abandonnée par les premiers occupants ? Il faudrait imaginer soit un deuxième sujet doué de qualités inductrices pareilles en tous points à celles développées par le premier, soit en conclure que les bruits étaient pour ainsi dire inhérents à la maison même.

M. de Vesme, après avoir donné son avis sur ce fait particulier, montre des photographies très curieuses de person-

nages matérialisés. Ces photographies ont été prises en Algérie par le Président d'honneur de la Société, dont la haute situation scientifique donne à ces reproductions de matérialisation un relief tout spécial.

La séance est finalement terminée par la présentation des nouveaux candidats :

Mlle Bastian, à Bucarest (Roumanie).

M. le Dr Winckler, à Villeréal (Lot-et-Garonne).

M. Devigne, 206, boulevard Raspail (Paris).

Tous trois présentés par MM. Joire et Kocher.

Section de Lille

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Dhuique, de Lille, rend compte d'expériences de typtologie.

Une expérience en particulier mérite d'être signalée : on prit au hasard le nom d'une rue située à environ 3 kilomètres du lieu où l'on expérimentait et dans laquelle aucune des personnes présentes ne se souvenait avoir passé depuis longtemps.

Dans cette rue, on indiqua le numéro d'une maison, pris également au hasard, et l'on demanda de désigner une particularité de cette maison. La table écrivit par typtologie « maison à louer ».

Le lendemain, vérification faite, cette maison portait un écriteau de maison à louer.

M. Vanroye rend compte d'une expérience faite avec une voyante de passage. Avant d'entrer chez la voyante, il avait inscrit chez lui, sur son carnet, un nombre de cinq chiffres. Il avait dit d'avance ce nombre à un ami qui l'accompagnait. Entré chez la voyante le nombre ne fut plus prononcé et le carnet ne sortit pas de la poche de M. V.

Le barnum ni aucune autre personne que M. V. et son ami ne connaissait donc ce nombre.

La voyante le désigna exactement. Dans un autre cas, ce même sujet avait indiqué un nombre dans lequel se trouvaient trois des chiffres du nombre demandé, toujours à l'insu du barnum.

Dans d'autres cas, elle se trompa complètement.

Il semble donc que cette voyante ait quelquefois donné des preuves de lucidité sans supercherie possible.

Il est décidé que le groupe formé par M. Dhuique continuera des expériences de typtologie et que l'on organisera de nouvelles expériences dans le but de contrôler la lucidité du médium.

La séance est levée à dix heures et demie.

ÇA ET LA

Le prophète Zadkiel

Le fameux prophète Zadkiel vient de lancer, comme d'habitude, son *Almanac and Ephemeris*. Voici ce qu'il a prédit pour 1906 :

En janvier, révolution en Russie.

En février, violente agitation électorale en Angleterre.

En mars, la République française est menacée dans son existence, par un vaste soulèvement.

En avril, crise dangereuse pour les gouvernements de Russie et de Prusse.

En mai, querelles religieuses à Londres, en Belgique, aux Etats-Unis.

En juin, révolution en Hongrie : la famille de Habsbourg en danger.

En juillet, la santé de Guillaume II est mise à une épreuve dangereuse.

Enfin, pour les derniers mois d'une année aussi mouvementée, Zadkiel annonce des malheurs pour les souverains de Russie et d'Espagne, un attentat contre le Sultan de Turquie et une guerre malheureuse pour l'Allemagne.

Si le dixième de ces événements se réalise, 1906 ne sera pas une année monotone !...

Fait de télépathie en 1793

« On vit tomber la tête de l'abbé Capon, jeune prêtre d'une figure angélique : son père habitait un appartement voisin, où, malgré le zèle de ses amis à lui cacher l'événement, il ressentit à l'instant précis la commotion du coup et ne survécut guère à son fils. » (*Les Annales franc-comtoises : La peine de mort à Besançon*, par M. Gaston Coindre. Juillet 1905.)

Une conférence de M. Gayet sur les mystères de l'Egypte

M. Albert Gayet a fait jeudi soir, à l'Hôtel des Sociétés Savantes, une reconstitution des mystères de l'antique Egypte. Il avait jadis présenté la danseuse Khalmys, et c'est en poète autant qu'en savant scrupuleux, qu'il nous parla jeudi de Hythias, l'habilleuse des images de l'Osiris-Antinoüs.

M. Gayet reconstitua l'office de l'habillage des images divines, le mythe de Hythias et la légende copte de la femme de Judas.

Puis Mlle Zorelli montra la scène de l'habillage des images d'Osiris Antinoüs.

L'abbé Faria.

Tout le monde connaît l'abbé Faria de Dumas père, et croit savoir que ce magicien extraordinaire a vécu et est mort dans l'île de Monte-Cristo. Or voici qu'un érudit, un médecin portugais, M. le docteur Dalgado, vient de publier la biographie et de rééditer les livres de l'abbé. Le fameux magicien a bien vécu aux Indes, mais il n'a jamais mis les pieds à Monte-Cristo et c'est à Paris, sous Louis XVIII, au nº 49 de la rue de Clichy, qu'il accomplissait ses prodiges.

L'abbé Faria de l'histoire était un prêtre portugais, né à Goa, aux Indes, au pays des fakirs. Il s'intitulait *brahmine* et *docteur en théologie*. Il avait vécu un peu partout, à Lisbonne, à Rome, à Marseille, à Paris. Il avait failli être exécuté pendant la Terreur.

Il était arrivé en France en 1788, à la veille de la Révolution, au moment où la noblesse inquiète et sentant vaguement que quelque chose de grave allait se passer, se penchait curieuse sur le baquet de Mesmer. A l'encontre du thaumaturge qui déclarait que « le magnétisme sans imagination ne produit rien », il affirma que le magnétisme était une force et il créa une doctrine, la doctrine du *sommeil lucide* devenu la suggestion de Charcot. Et l'on vit cet homme étrange, au teint noir, au visage maigre, faire, le premier, toutes les expériences maintenant classiques de la Salpêtrière.

Appliquant sa doctrine à la médecine, il déclara que ses sujets, ses *époptes*, étaient des malades et il voulut les guérir par la suggestion. L'abbé Faria fit marcher des paralytiques ; il guérit des somnambules. Il chercha à expliquer par la science le merveilleux auquel se plaisaient à ajouter foi la Rose-Croix et les Illuminés.

Il devina les émanations lumineuses du corps humain, les fameux rayons N, dont on a tant parlé l'an dernier.

Il écrivit même un livre : *De la cause du sommeil lucide*, qui est un véritable traité d'hypnotisme scientifique.

L'abbé Faria mourut, nous dit M. Dalgado, en 1819, rue des Orties (près de l'avenue de l'Opéra actuelle), et ce n'est point sous les rochers de Monte-Cristo qu'il fut enterré, mais dans un endroit quelconque de Paris que l'on ne connaît pas encore, mais que les chercheurs de la Commission du Vieux-Paris découvriront peut-être un jour.

Fatalité et pressentiment.

Firmin Maillard, dans ***La Cité des Intellectuels***, ouvrage publié cette année chez Daragon (30, rue Duperré), cite ce souvenir d'Alphonse Rabbe sur un des quatre sergents de La Rochelle :

« ... Pressé de prendre part à une entreprise infiniment périlleuse, un jeune homme résistait aux sollicitations de ses amis. L'entretien avait lieu dans une promenade solitaire (l'Avenue de l'Observatoire) : une carte à jouer, sale et déchirée, se trouve sous leurs pas, dans le chemin, et retournée. Le malheureux prédestiné pose le pied dessus et dit à ses amis : — « Si c'est une dame de cœur, je suis des vôtres. — T'engages-tu d'honneur ? — Oui, d'honneur ! » On relève la carte, c'était une dame de cœur. Un frisson les saisit tous trois d'abord, puis ils rient et se moquent de leurs pressentiments. Mais pourtant l'événement s'accomplit, et la destinée ou la fatalité ne manqua pas son coup, car moi, qui viens d'écrire ces choses inutiles, j'ai vu tomber la tête du prédestiné ».

Pressentiments du maréchal Brune en 1815

« Sa nomination au poste de chef du corps d'observation du Var, rappelle Vaulabelle, lui causa une impression pénible et dont il ne pouvait se rendre compte ; d'autres auraient refusé ; il accepta.

« Je ne sais, dit-il à un de ses amis en lui montrant la réponse qui renfermait son acceptation, mais il me semble que c'est mon arrêt de mort que je viens de signer. — Alors, pourquoi consentez-vous ? — L'Europe est en armes ; elle nous menace ; quel que soit le poste que l'Empereur m'assigne, mon devoir est de m'y rendre. »

« Au moment du départ, descendant l'escalier de son hôtel, il tomba et se blessa assez grièvement à l'épaule : « Voilà de sinistres augures, dit-il, un Romain remettrait son départ. — Que ne le retardez-vous ? lui répondit-on encore. — Je ne le dois pas, répliqua t-il avec tristesse ; l'intérêt du pays doit passer avant mes répugnances ; mais je vais à mon poste. » (*Histoire de la Restauration*)

Fieschi et la sorcière

En allant à l'échafaud, raconte Maxime du Camp, Fieschi devint pensif, sembla s'attrister et dit : « Ce que c'est que la destinée ! dans les Calabres, au temps du roi Joachim, une sorcière m'a prédit que je mourrais décapité. » (*L'attentat Fieschi*, Paris, Charpentier, 1877, in-12, 2e édition, p. 225.)

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Écho du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

Comment je devins spirite
ET
Comment je cessai de l'être

(Voir les numéros 208 à 213)

Durant ce même mois, à côté des phénomènes purement subjectifs de nos échanges d'idées, diverses manifestations objectives eurent lieu. Ce fut d'abord des objets déplacés : vases de fleurs, photographies, bibelots, etc., que nous trouvions le matin, à notre réveil, à une place inaccoutumée, soit sur notre table de nuit, soit sur quelque autre table.

A cette même époque, comme je demandai à mon père un souvenir de l'au-delà, un objet tomba du plafond sur le lit. C'était une de ces médailles, dites « de première communion », sur lesquelles est gravé un calice et portant au revers les initiales du vocable de la Vierge.

Je lui demandai qui me faisait parvenir cet objet de piété ; si c'était lui ?

Il me répondit : « Non, c'est la Sainte Vierge elle-même qui te l'envoie. »

— Elle-même ?!

— Elle-même. »...

Je n'insistai pas davantage.

Cette médaille devait, paraît-il, me protéger contre les « mauvais esprits ».

Je la passai le soir même dans un cordon de soie et la mis sur moi. Un jour elle disparut..., ou je la perdis.

Le soir même de sa disparition j'en avertis « l'esprit » qui me fit quelques remontrances pour mon peu de soin, mais deux ou trois jours après, la même médaille retomba sur le lit.

Je l'ai gardée environ deux ans, puis un jour elle me fut de nouveau soustraite ou je la perdis derechef.

Les visites de « l'esprit » avaient alors cessé et il n'en fut plus question.

Je reçus aussi des lettres du monde invisible, cachetées et écrites à l'encre dorée.

Voici comment cela arriva.

Depuis quelque temps je désirais posséder un obje venant de l'au-delà. Je me figurais alors que « l'au-delà » était un lieu déterminé, un monde stellaire peut-être, enfin quelque chose qui n'était pas sur la terre mais... au-delà de celle-ci.

L'esprit me promit de m'écrire, mais ne tenait jamais sa promesse. Enfin, un soir, comme j'insistais, un papier tomba du plafond. J'allumai aussitôt la lampe et ramassai une lettre cachetée. Je l'ouvris et trouvai à l'intérieur une image de piété représentant

la Vierge avec une inscription au-dessous; mais, détail curieux, l'inscription écrite à l'encre dorée était encore fraîche, comme si elle avait été écrite depuis peu, car en passant la main sur l'image, l'encre me resta aux doigts et ceux-ci maculèrent le revers de l'image.

Quelque jours après, je reçus une deuxième lettre, cette fois-ci en plein jour. J'étais seul dans la salle à manger, occupé à écrire, toute mon attention fixée sur mon travail. Un instant je levai les yeux, et quel ne fut pas mon étonnement de trouver sur ma table, une lettre. Je la décachetai. Elle était, comme la précédente, écrite en caractères dorés et ces caractères étaient également frais.

Cette lettre ne renfermait pas d'image, mais des conseils, des exhortations et avait un caractère très religieux dans le sens catholique.

La lettre se terminait par ce post-scriptum : « La lettre lue, tu la remettras sur la table. » Je me conformai aux recommandations de l'esprit. Après avoir pris connaissance de la missive — que je n'eus pas le sang-froid de recopier — je la remis où je l'avais trouvée. Puis je sortis, en fermant la pièce à double tour. Cinq minutes après, je rentrai... la lettre avait disparu.

Quelque temps après, j'en reçus une troisième, toujours avec la même recommandation, à laquelle — ô naïveté des vingt ans ! — je me conformai scrupuleusement.

Pendant tout ce temps, « l'esprit de mon père » venait tous les soirs ou presque tous les soirs. L'heure de sa visite variait à quelques minutes près et le temps qu'il restait auprès de nous varia également. Au début « l'esprit » demeurait une heure environ mais, sur les derniers temps de ses visites, il restait dix minutes, au plus. Il nous disait alors, quand nous lui faisions des reproches sur ses courtes visites, qu'il ne pouvait rester davantage, que « sa mission » l'appelait ailleurs. Un soir, je l'obligeai, en causant, à rester plus longtemps que de coutume; il s'oublia, et le lendemain il ne vint pas, malgré notre attente.

Il vint le surlendemain et nous dit que Dieu, pour le punir d'être resté plus longtemps avec nous que de coutume, lui avait interdit de venir la veille !!!

Je rappelle aux lecteurs que je raconte des faits, narre des phénomènes, mais n'explique rien.

Un soir, ma femme et moi nous eûmes une belle frayeur. J'étais tellement enthousiasmé d'avoir des relations avec un « esprit », que je voulus... à travers la mort, à travers la tombe, embrasser « ce qui disait être mon père. » L' « esprit » s'y était jusqu'alors refusé, mais un soir il nous demanda lui-même à nous embrasser. Nous n'avions pas plutôt accepté que ma femme, de son côté, moi du mien, nous sentîmes comme deux mains (par conséquent quatre), deux mains de fer s'appuyer sur notre poitrine et nous serrer fortement. Je poussai un cri d'effroi : « Eh ! bien !... » Aussitôt l'étreinte cessa... et je me gardai bien d'en autoriser une seconde !

Plus tard, je demandai à « l'esprit » sous quelle forme il nous avait serrés. Il nous répondit : « Sous celle d'un squelette ! »

Le lendemain ou le jour suivant, nous sentîmes se poser sur nous un objet de forme ovale ou rond, très velouté, rappelant le contact d'un ballon de baudruche, ou mieux, celui de l'abdomen d'un oiseau, colombe ou pigeon.

Cet objet se déplaçait sur les draps sans aucun bruit et nous pressait légèrement, tantôt sur les genoux, tantôt sur la poitrine, les bras, l'estomac...

Effrayé, n'osant sortir les mains — ce que je ferais aujourd'hui sans hésiter — pour saisir l'objet cause de notre effroi, je demandai à « l'esprit » ce que c'était que cela. Il me répondit :

« C'est la Sainte Vierge ! »

Et le doux contact s'accentua, disparut, revint, se reproduisit d'autres fois, durant d'autres soirées.

Nous ne doutions pas alors que c'était la Sainte Vierge et nous en étions très fiers... mais aujourd'hui, je ne vois pas très bien la Sainte Vierge venir me caresser !... Ah ! l'Au-delà est encore plus traître que le monde physique et tel qui se dit berger n'est souvent qu'un loup déguisé !...

D'autres personnalités vinrent aussi nous rendre visite, je dis *personnalité* et non *entité*, à dessein. Voici pourquoi. Un soir, au cours de nos conversations avec « l'esprit », je lui demandai si des vivants pouvaient venir nous parler grâce à son pouvoir. Il nous répondit affirmativement. Je lui demandai alors quelques expériences et le priai de faire venir certaines personnes que je lui désignai. Il y consentit et les fit venir sur-le-champ, « en esprit », bien entendu.

Ce fut d'abord un chanoine de mes amis, personnage très érudit, mais trop dogmatique, puis un de mes parents, enfin une troisième personne, que je ne connaissais pas, mais que je savais avoir quelque amitié pour ma femme.

Rien ne fut plus curieux pour moi que de retrouver, dans notre conversation psychique avec ces « volontés désincarnées », le reflet du caractère, de l'érudition et de la façon de penser et de croire de chacune de ces personnes.

Leur visite dura peu, cinq minutes au plus. « L'es-

prit de mon père » m'affirma qu'elles ne pouvaient rester davantage sans faire courir un danger au corps physique qui reposait à ce moment.

Je demandai ensuite la visite d'une quatrième personne à l'esprit. Il me répondit : « Impos‹ible ! Elle est éveillée ! »

Tout ceci se passait avant que les facultés psychiques de ma femme se fussent développées d'une façon transcendante. Voici ce qui se passa lorsqu'elles se manifestèrent.

Un soir, nous venions à peine de nous coucher que ma femme s'endormit. Je voulus l'éveiller pour lui dire : « Tu t'endors et l'esprit va venir », mais mon observation demeura sans réponse. Je lui pris alors la main et la retirai aussitôt, terrifié. Cette main était glacée et raide. Je crus ma femme morte ! Rien ne saurait exprimer l'effroi que je ressentis alors. J'allais appeler au secours quand « l'esprit » frappa au chevet du lit.

« Rassure-toi, me dit-il, ta femme (ici, il prononça son nom), n'est pas morte, elle est seulement avec moi, dans l'autre monde. Laisse-la, et ne t'effraie pas, elle se réveillera ». Et mon père s'éloigna.

A demi rassuré, je demeurai un instant immobile, perdu dans de vertigineuses pensées. ...

Je repris bientôt cependant conscience de la réalité terrestre.

Je portai la main sur la poitrine de ma femme.... Son cœur battait, mais très faiblement. Elle était toujours absolument glacée. Les membres toutefois avaient gardé quelque élasticité. Je me tus.

Au bout d'un instant, qui me parut un siècle, ma femme poussa un faible soupir et tourna sa tête vers moi, en balbutiant quelques paroles inintelligibles, d'une voix lointaine, d'une voix angélique, pourrais-je dire... Au même instant, son souffle frôla mon visage et je perçus alors, avec un étonnement sans égal, une odeur, un parfum indéfinissable... comme une exhalaison de lys... mais plus sublimée encore, plus divine, dirai-je, qui s'échappait d ses lèvres avec son haleine.

Au même instant, ma fillette, qui reposait auprès de nous dans son berceau, et qui avait à peine trois mois, balbutia « une phrase ». Oui, elle parla, elle articula (à trois mois !) quelques mots que je ne pus saisir, comprendre !... Alors, comme dans un rêve, j'entendis ma femme tout endormie murmurer d'une voix extatique :

« Ne parle pas, ma mignonne, tu es trop jeune encore, ne parle pas...! O Sainte-Vierge, faites la taire, vous êtes si bonne, faites la taire...! »

La fin de la phrase s'éteignit en murmures confus. Traduire mes impressions est impossible. Il est des choses qu'on ne peut écrire... Des éblouissements emplissaient mon âme... J'aurais voulu mourir à ce moment pour suivre ma femme dans l'Au-delà...

(A suivre) LÉON COMBES

A TRAVERS LES REVUES

LE SANG DE SAINT JANVIER

L'*Intermédiaire des Chercheurs* revient sur la question du sang de saint Janvier. Nous donnons, à titre de curiosité, les deux extraits suivants :

Il existe de nombreux exemples de la liquéfaction — miraculeuse — du sang.

En Provence, le sang de sainte Madeleine.

A Bruges, une fiole de sang, rapportée par Thierry d'Alsace, revenant de la Terre sainte : le phénomène se produisait tous les vendredis, de la pointe du jour à trois heures de l'après-midi, de l'an 1148 à l'an 1310.

A Charroux, près de Civray, dans le Poitou, dans une abbaye de Bénédictins, on conservait un morceau de chair de Jésus-Christ, laquelle chair était restée rouge et saignante depuis la mort du Rédempteur. Cette chair était, disait-on la portioncule, ce qui fait qu'il y avait six portioncules de Jésus-Christ : Saint-Jean de Latran à Rome, Anvers, Hildesheim, Le Puy et Conlomb, près Nogent-le-Roi.

En Auvergne, le 3 mai, on fait, à Billom, la procession du précieux sang; un prêtre qui porte la relique, montre, à chaque instant, que ce sang est liquide;

A Naples, outre le sang de saint Janvier, il y a celui de saint Jean-Baptiste, celui de saint Etienne et celui de saint Pantaléon, qui se liquéfient aussi.

Il en est de même pour le sang de saint Patrice, en Irlande, et celui de saint With.

En Flandre, les moines de saint Amand conservent le sang de leurs confrères martyrisé au IXe siècle par les Normands.

La liquéfaction a lieu à la troisième fête de la Pentecôte.

Pour clore la série, ajoutons qu'à Naples, chez les Pères Minimes, le même phénomène se produit, mais il s'agit, non plus du sang, mais du lait de la Vierge.

On pourra consulter, du reste, à ce sujet, les *superstitions et survivances*, par Béranger-Hérand (Paris, Leroux, 1896), qui donnent de précieux renseignements sur une multitude de croyances, notamment sur les statues qui pleurent, qui saignent, etc.

ANCENOT.

⁂

L'intérêt rebondit, comme disait feu Sarcey, et voilà que maintenant nous avons deux miracles au lieu d'un. Par bonheur, le second semble d'une vérification beaucoup plus facile que le premier, et si vraiment on le constate avec certitude, nous n'aurons plus que faire de l'autre. On sait où en était la controverse. Bien que la foi ne soit pas engagée dans cette affaire, beaucoup de catholiques croient expressément qu'à l'occasion de certaines fêtes ou cérémonies, une sub-

stance rougeâtre contenue dans une ampoule de verre scellée, substance que l'on affirme être du sang coagulé de saint Janvier, martyr, se liquéfie et même entre en ébullition *coram populo*. Parmi les sceptiques, plusieurs ont commencé par contester la liquéfaction, en d'autres termes, le fait lui-même. Il est prouvé qu'ils avaient tort.

D'autres ont prétendu que le fait, matériellement réel, était dû à une supercherie et que la substance contenue dans l'ampoule était un composé chimique de nature à fondre à une température appropriée. On a même indiqué — ici notamment — certaines formules à base de blanc de baleine, la coloration pouvant s'obtenir, soit par du sang humain véritable, soit par du sang mêlé à du carmin, etc., etc... Une telle supposition ne pouvait guère être réfutée victorieusement que par l'analyse du contenu de l'ampoule, et l'on comprend assez bien que l'autorité ecclésiastique se soit refusée à ce qu'elle considérait comme une profanation.

Mais voici qu'un de nos collègues, armé de documents italiens, vient faire avancer d'un grand pas la question. Il nous affirme que le contenu de l'ampoule, non seulement se liquéfie (c'est le premier, l'ancien miracle), mais augmente de volume et de *poids* d'environ vingt-cinq centimètres cubes, c'est-à-dire d'environ vingt-cinq grammes.

Ça, c'est le nouveau miracle (dont je n'avais, du moins, jamais entendu parler et qui, selon moi, laisse le premier tout à fait à l'arrière-plan).

En effet, le nouveau phénomène peut se vérifier très facilement, très scientifiquement, et sans nulle irrévérence. Dans l'état actuel de la physique, nous ne connaissons aucune substance qui, sous l'ampoule scellée, prenne ou perde ainsi vingt-cinq grammes. Or, ce n'est pas manquer de respect à un saint que de peser sa châsse avant et après une cérémonie ; et j'avoue que si l'on vient à trouver cette différence de poids dont parle notre collaborateur, il me sera tout à fait indifférent qu'en outre, le sang se liquéfie et bouillonne.

Mais voilà ! Pourquoi faut-il que le changement de poids me paraisse encore plus invraisemblable que la liquéfaction ? On comprend que saint Janvier, en restituant les apparences de la vie au sang qu'il a versé, cherche à manifester la permanence de son être spirituel et de l'intérêt qu'il porte à ceux qui le prient. C'est un miracle, un miracle analogue à beaucoup d'autres que l'on cite, et qui revêt les caractéristiques du miracle traditionnel : un symbolisme, un but intelligible, et, si j'ose le dire, une sorte de logique naturelle dans le merveilleux. Chacun d'ailleurs peut y croire ou n'y point croire, selon son tempérament particulier, car ce n'est pas là un article de foi. Mais que les vingt grammes (par exemple) du sang que l'on a recueilli et enfermé dans l'ampoule deviennent subitement quarante-cinq grammes au mois de mai, trente-cinq grammes en septembre, et retombent à vingt grammes le reste du temps ; pour le coup cela cesse d'être convenable. On ne comprend plus le but moral, l'intention directrice du phénomène ; on ne voit pas son utilité. Ce n'est plus un miracle : ce serait quelque chose d'incohérent et de fou : un *surmiracle* en quelque sorte... et je crois bien plutôt qu'il doit y avoir là-dessous quelque gros malentendu.

G. de Fontenay.

Daniel Dunglas Home

Nous trouvons, dans la *Lumière*, un intéressant article de souvenirs sur le médium Home, qui fit tant parler de lui à la fin du second Empire :

On sait la sensation qu'a faite le médium Home dans les cercles les plus distingués de Paris, pendant les années soixante du dernier siècle ; on sait aussi que personne ne put le prendre en défaut de supercherie et qu'il ne reçut aucun honoraire pour ses expériences. La princesse Pauline Metternich-Sandor vient de publier, sur le célèbre médium, un article très intéressant reproduit par *Die übersinnl. Welt* de juin et résumé dans *Psych. Studien* de juin. Elle raconte, entre autres, une séance tenue chez Madame de J..., dans les salons de laquelle le prince Murat introduisit Home. Il y avait là quinze personnes. Le médium se présenta comme un parfait homme du monde, ce qui ne laissa d'étonner la société. Il s'assit dans un fauteuil à une distance de 3 à 4 mètres de la table placée librement au milieu du salon, de sorte qu'il était impossible qu'il y eût un contact quelconque entre lui et la table. Il rejeta la tête en arrière, ferma à moitié les yeux et devint de plus en plus pâle ; soudain il prononça ces mots : « Bryan, are you here ? » Au même instant, la réponse se fit par deux coups frappés dans la table, coups d'un timbre si dur et si énergique que la princesse ne les a jamais oubliés. « Bryan répond presque toujours à mon appel », murmura Home, « c'était mon meilleur ami ». A peine ces paroles furent-elles prononcées, que les pendeloques de cristal du lustre se mirent à danser, les murs et les meubles à retentir de coups et une chaise se mit à courir à allure vertigineuse pour s'arrêter net devant les personnes assemblées et tout près d'elles.

Pendant ce temps, Home restait immobile et gardait un visage impassible. Il dit alors : « Les voici qui nous entourent ; ils ne tarderont pas à se manifester et chacun de vous aura l'occasion de se rendre compte de leur présence. » Tout le monde était dans l'attente ; la princesse se sentit saisir au poignet par une main de fer. D'autres se sentaient pris par la nuque ou par le bras. On éprouvait une sensation indéfinissable, car malgré la force déployée par une main de fer, on ne ressentait pas la moindre douleur. On percevait la pression de chaque doigt, de sorte qu'on pouvait très bien distinguer le pouce, l'index, etc. Peu après, un mouvement devint apparent vers les extrémités du tapis : c'était comme si des mains voulaient sortir de dessous. Une main, ou quelque chose qui y ressemblait, s'étendit vers la princesse, qui se recula instinctivement. Le prince, son mari, saisit sans crainte la main en question et la tint aussi ferme que possible, pour l'empêcher de lui échapper. Lui aussi, et d'autres personnes, perçurent distinctement les doigts de ces mains. Mais malgré la force avec laquelle on retenait ces mains, elles fondirent entre les doigts, et quand il n'en resta plus rien, on releva à la hâte le tapis, et il n'y avait rien, absolument rien dessous La princesse accorde que Home était peut-être un prestidigitateur extraordinaire, mais elle nie absolument s'être trouvée sous une influence hypnotique.

A son arrivée, la princesse avait placé un bouquet de violettes sur le piano. Home dit à un moment donné : « Il y a un esprit près du piano ; je vais le prier d'apporter à la dame à qui il appartient le bouquet de violettes qui y est déposé. » Il retomba en transe et le bouquet se mit en mouvement et finalement tomba sur les genoux de la princesse. On s'en saisit aussitôt pour constater qu'il n'y avait pas de fil attaché ; on ne trouva rien. On chercha ensuite un mélophone, instrument qui se joue placé sur les genoux. C'est la princesse qui le prit et se mit avec l'instrument au milieu de la pièce : elle le saisit par la poignée et le tint librement, Home ne l'avait pas touché. Soudain elle sentit la soufflerie se mettre en mouvement, et on entendit alors les mélodies

les plus douces et les plus charmantes; c'était véritablement une musique céleste; elle rappelait bien Palestrina mais personne ne reconnut les airs; les auditeurs en avaient les larmes aux yeux.

Une autre expérience que fit Home aux Tuileries, en présence de l'impératrice Eugénie, provoqua un étonnement bien plus grand encore. Sur une table qui venait d'exécuter des roulements de tambour, était placé un candélabre avec une bougie allumée. Lorsque la table se mit en mouvement et à un moment donné se pencha, le candélabre ne tomba pas, mais resta debout et la flamme de la bougie, au lieu de se recourber en haut, brûla perpendiculairement à la table.

Enfin, la princesse termine par le récit d une visite que lui fit Home. A peine la conversation eut-elle commencé entre eux qu'un bruit particulier attira l'attention de la princesse. C'étaient comme des gouttes tombant sur de la pierre. Ce bruit allant en augmentant, elle tourne la tête vers le point d'où il partait. Home lui dit tranquillement : « Oh! ce n'est rien; c'en est *un* qui se tient tout près de vous; ils me suivent toujours et il est rare qu'ils me laissent entièrement en repos ».

LES LIVRES

Drs CABANÈS et L. NASS. **La Névrose révolutionnaire.** **Préface de M. J. Claretie**, de l'Académie française. (**Société française d'Imprimerie et de Librairie; ancienne librairie Lecène. Oudin et Cie, éditeurs, 15, rue de Cluny.** Un volume **in-16 carré, illustré**, de xii-512 pages (20 gravures), **4 fr.**

L'histoire de la Révolution s'enrichit tous les jours d'une contribution nouvelle, mais celle-ci est particulièrement originale.

Le Dr Cabanès, qui depuis vingt années — comme le rappelle M. J. Claretie dans une étincelante préface — s'attache à établir les rapports de la médecine avec l'histoire et à montrer le parti que celle-ci peut tirer de cet auxiliaire précieux, a entrepris cette fois, en collaboration avec le Dr Nass, d'étudier la névrose révolutionnaire : « une des formes de la maladie de croissance d'une nation ». Cet état morbide, qui n'est pas spécial à la seule Révolution française — les événements dont une nation « alliée et amie » est actuellement le théâtre en sont la meilleure preuve — cet état morbide a des manifestations multiples : c'est ainsi que sont, tour à tour, étudiées, dans cet ouvrage curieux, dramatique et pittoresque au possible, la contagion de la peur, la folie sadique, la manie de la persécution, les fureurs iconoclastes, etc. La littérature, le théâtre, l'art oratoire, la mode même, portent l'empreinte, subissent l'influence de l'atmosphère ambiante. L'ouvrage se termine par un chapitre où sont mis en lumière les ravages qu'exercent sur les cerveaux débiles les crises et les cataclysmes sociaux.

Les Phénomènes de la foudre, par CAMILLE FAMMARION.

L'Illustre astronome Camille Flammarion vient de publier un nouveau chef-d'œuvre de vulgarisation scientifique : *Les Phénomènes de la Foudre.* On lira avec un intérêt croissant à chaque page ce livre si documenté qui fait connaître tant de faits curieux, terrifiants ou singuliers, relatifs à la manifestation du fluide électrique. Cet ouvrage est quelque chose comme les annales résumées de la foudre, la grande chronique du tonnerre roulant et se répercutant à travers les âges.

Les chapitres sur la « foudre en boule » dépassent tout ce qu'on peut imaginer dans l'ordre de la sensationnell curiosité, et ils captivent d'autant plus que personne ne peut savoir si l'orage ne fera pas rouler à ses pieds cette terrible boule!...

Un volume in-8° raisin (25 × 16^3), illustré de dessins originaux et de reproductions de photographies d'éclairs merveilleux.

Broché : 4 fr. 50. — Relié, plaque et tranches dorées : 6 fr. 50.

LA BOURSE

Malgré quelques tentatives de réaction qui ont été surtout des réalisations d'acheteurs en bénéfice, le marché fait preuve d'une grande résistance. Il se meut au milieu des grands événements de la politique extérieure avec sang-froid et quelque peu d'indifférence. Il oppose aux menaces de conflits et aux accès révolutionnaires une abondance de capitaux qui a bien vite relevé une défaillance un peu sensible des cours des valeurs.

Les troubles de Russie ont quelque peu diminué avec la cessation de la grève générale; les hésitations gouvernementales subsistent, il est vrai. Mais elles ne sont pas de nature à noircir à l'excès, comme naguère, les dépêches expédiées à la presse européenne de tous les grands centres du pays.

Quant au conflit qui a surgi entre les puissances et le sultan, on prévoit bien à la Bourse comment il doit finir, à moins que l'Allemagne ne veuille faire plus qu'une simple manifestation d'indépendance et d'autorité à l'égard du concert européen. Les cours des valeurs ottomanes témoignent toutefois de la confiance de la spéculation et du portefeuille dans une solution favorable de la question.

En résumé, le marché financier résiste bien aux considérations défavorables que comporterait l'examen de la politique étrangère et intérieure.

***

L'Emprunt japonais. — **La maison de Rothschild frères est chargée par le gouvernement japonais de l'émission d'un emprunt en rente 4 0/0 dont 300 millions de francs de capital nominal sont réservés à la France, et dont le surplus, soit 325 millions de francs, est émis en Angleterre, en Allemagne et aux Etats-Unis.**

Le prix a été fixé à 449 fr. 50 par obligation libérée à l'émission, et à 451 fr. 70 pour les obligations à libérer par versements successifs, dont 100 francs à verser en souscrivant, 150 francs le 9 avril 1906 et 201 fr. 70 le 30 mai 1906.

Les obligations non libérées à l'émission ne pourront plus être libérées par anticipation qu'à partir du 1er février 1906. Les coupons sont semestriels aux 1er janvier et 1er juillet de chaque année, le premier étant à l'échéance du 1er juillet 1906.

Ce fonds est garanti contre toute conversion et tout remboursement jusqu'au 1er janvier 1921, date à partir de laquelle le gouvernement japonais pourra rembourser au pair tout ou partie de l'emprunt, moyennant un préavis de six mois; ce qui restera en circulation devant être complètement remboursé le 1er janvier 1931.

Au prix d'émission, ce fonds constitue, en tenant compte de la prime de remboursement, un placement au taux minimum de 4 72 0/0.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73